

DU MONDE ENTIER

ERRI

DE LUCA

GRANDEUR
NATURE

récits

Gallimard

ERRI DE LUCA

GRANDEUR NATURE

récits

*Traduit de l'italien
par Danièle Valin*



GALLIMARD

OceanofPDF.com

PRÉFACE

On pose parfois cette question insoluble : quelle est la raison qui pousse à écrire ? Les possibilités de réponses forment un genre littéraire qui va de l'irrésistible impulsion créative à la justification moins exigeante. Je suis plus proche de la deuxième catégorie, je dois me justifier.

Je crois que le verbe convenant le mieux à la narration n'est pas écrire un livre mais le commettre, comme un délit. Alors que j'écris ces mots, je suis en train de le commettre.

Un écrivain est aussi un accusé devant le lecteur. L'infraction commise est le gaspillage de son temps. D'où la question indiscrete du pourquoi d'un livre. J'ébauche une explication sur ce sujet.

Je ne suis pas un père. Ma semence se dessèche avec moi, elle n'a pas trouvé de chemin pour devenir.

« La vie qui est en moi se disperse, elle se retrouvera en toi et dans mon peuple », écrit Nâzim Hikmet dans sa dernière lettre à son fils Mehmet. Pour moi non, aucun prolongement.

Par une sorte d'obscur compensation, j'ai planté bien des graines en terre, de minuscules granules enfoncés sous une masse compacte. Comment ont-ils su de quel côté diriger leur germe ? Ensevelie comme sous une avalanche, la semence connaît la ligne de croissance la plus directe pour affleurer à l'air libre. La loi de la gravité est inscrite en elle et par opposition elle pousse dans l'autre direction.

Sa sagesse existe-t-elle en nous ? Si c'est le cas, je ne la reconnais pas. Chez nous, on grandit plus facilement dans la direction conforme.

Dans ces pages, je réunis des histoires extrêmes de parents et d'enfants. J'en suis à moitié étranger : n'étant pas père, je suis resté nécessairement fils.

Je n'ai pas fait l'expérience de la responsabilité, de la protection, de la tentative d'éduquer. Je ne change pas de comportement avec un jeune ou une personne âgée. En tant que fils, je les considère comme des égaux, des contemporains.

En tant que lecteur et écrivain, je deviens contemporain des histoires qui se présentent à moi. Dans les pages qui suivent, je le suis à la fois d'Isaac et du peintre Marc Chagall. Un mot en hébreu ou en russe suffit pour m'approcher d'eux.

Le terme allemand *Notbefehlstand* a été très contagieux. Les criminels de guerre nazis le mettaient dans la bouche de leurs avocats. *Notbefehlstand* : se trouver dans l'obligation d'exécuter des ordres. Ce mot de l'allemand télégraphique m'a aussi transporté dans leurs parages.

Le vocabulaire est ma machine à traverser le temps.

Dans un élan de sainte ingénuité, le prophète Isaïe rappelle à la divinité que l'espèce humaine est sa fille. *Attà avinu*, tu es notre père. C'est la première formule de la prière chrétienne qui suivra : Notre Père. À la différence de la prière évangélique, celle d'Isaïe n'est pas vocative et ne demande pas. Au contraire, elle est accusative : tu es notre père et nous sommes tous l'œuvre de tes mains. Les patriarches défunts ne sont plus des pères, le titre revient à la divinité qui est tenue à la responsabilité envers ses fils.

Pour le croyant, le Notre Père est une prière et aussi un titre : à Notre Père qui est au ciel. On lui adresse des requêtes avec un verbe à l'impératif : donne-nous, pardonne-nous, libère-nous.

La divinité a pourtant expliqué depuis le début qu'elle renonçait à l'omnipotence pour laisser sa liberté à la créature humaine. Elle consiste dans le choix entre obéir ou transgresser.

Dans le jardin d'Éden, après la transgression, la divinité discute avec les deux indisciplinés. La théologie parle de péché originel, mais il ne concerne pas seulement le couple débutant. Il comprend aussi leur artisan qui les a créés tels quels. Après la désobéissance, il ne les efface pas, il ne les reprogramme pas. Il les garde comme ça. Le péché originel est sa marque de fabrique.

Le désert convient bien à cette liberté concédée. Dans celui du Sinaï erre un peuple tout juste libéré de l'esclavage en Égypte. La liberté dans ce vide immense effraie au point de faire désirer le retour à l'état servile, opprimé mais sûr. Il arrive à la liberté, à la démocratie de régresser en tyrannie. Un saltimbanque de la Providence est prêt à bondir d'une boîte fermée et à agiter le buste comme un sale frimeur du haut d'un balcon.

Je ne peux appliquer à mon père la formule accusative d'Isaïe. Je n'ai pas été aussi étroitement son produit fabriqué. J'ai pris de lui les livres, les montagnes, mais je ne peux lui imputer mes torts, et je n'ai pas non plus hérité des siens. Plus qu'à lui, je dois mon empreinte au siècle que nous avons eu en commun. Et lui a eu la plus mauvaise part.

Il a arraché sa chemise sous le coup de la douleur après ma sortie de fils déserteur de sa maison. Ce bruit de déchirure, je ne le connais pas et ne peux le comprendre. Il est dans mon tympan, même si je ne l'ai pas entendu. On m'a raconté son geste. J'ai ajouté le bruit de l'arrachement, amplifié jusqu'à former une entaille. Je lui attribue le mobile de ces pages.

Entre parents et enfants surgit tout à coup le no man's land de l'adolescence. Les adultes sont brusquement le passé simple. Leurs voix de reproche, même criées, arrivent étouffées. Ce désert doit disparaître tout

seul, aucune direction ne l'abrège. Les deuils le renforcent, les premières amours le prolongent.

Dans ces pages, il en existe un concret, la prison, fabrique de boîtes de vies rejetées. Là, on écrit encore des lettres, papier, stylo, encre, enveloppe, timbre et jours de voyage entre expéditeur et destinataire. On ferait plus vite avec des pigeons voyageurs.

Le prisonnier a au moins besoin d'une adresse au-delà des murs. Celui qui n'en a pas subit une pénitence plus profonde. L'heure de la promenade suffit à elle seule à dire que les vingt-trois autres ne sont qu'asphyxie.

Dans les rares confessionnaux où je me suis agenouillé à l'âge des première, deuxième et peut-être troisième communions, j'entendais la question sur les actes impurs, si j'en avais commis. Je m'efforçais de la satisfaire en inventant que je me mettais les doigts dans le nez et jouais à faire des boulettes avec ce que j'en retirais. Que je faisais exprès de péter. Ce n'était pas suffisant. Une fois, j'ai reconnu que j'avais fait pipi contre un arbre du parc de la Villa Comunale.

« Réfléchis bien, mon fils, il n'y a rien d'autre ? »

Résigné à la déception que je lui donnais, je terminais par un : « Non, père. » Suivaient un soupir de reproche envers ma réticence, et puis toute une série de prières à réciter après. Je les abrégais par impatience. Des années plus tard, j'ai su ce qu'étaient ces actes impurs mal compris, trop tard pour y remédier.

Le titre de père pour l'homme assis derrière la grille du confessionnal me gênait. De mon prie-Dieu latéral, je distinguais la forme d'une oreille, d'un vague profil. Ses chuchotements n'étaient pas ceux de mon camarade de classe qui me glissait la réponse. C'étaient les chuchotements du souffleur de théâtre, un répertoire de péchés qui devaient me correspondre. Les nier, même s'ils n'avaient pas été commis, était une insolence.

Depuis lors, je n'ai eu aucune aptitude ni sympathie pour le verbe confesser. Dans un procès à Turin, j'ai préféré au contraire le verbe

réaffirmer. Accusé de phrases poussant à commettre des actes criminels, je les ai répétées à outrance, telles quelles. Il s'agissait et il s'agit encore de questions vitales de santé publique et d'environnement d'un territoire blessé. Tout au long des deux années de cette procédure, j'ai continué à réaffirmer les phrases incriminées.

Puis j'ai trouvé dans un livre, cité dans les pages qui suivent, la définition de cette insistance.

C'est au tribunal que se joue le plus souvent le match de la liberté.

Mon père n'était plus là, je peux seulement imaginer son demi-sourire neutre entre l'État et son fils. Il a été un citoyen loyal, le seul dans son immeuble à ne pas vouloir accepter les indemnités pour le tremblement de terre. La maison n'avait pas été endommagée. Il s'agissait de se partager quelques millions entre plusieurs copropriétaires. Aujourd'hui, on parle de vieilles lires, mais alors elles étaient jeunes. L'argent ne se distingue pas en fonction de l'âge, mais entre propre et sale. On veut aussi qu'il n'ait pas d'odeur, *pecunia non olet*, l'argent ne sent rien, disaient les Romains. C'est une question de nez. Certaines personnes ont un odorat développé qui leur permet d'en sentir l'origine et de l'esquiver.

« Monsieur De Luca, en fait on le donne, c'est dommage de refuser.

— Vous n'avez qu'à le prendre, moi je ne m'en sens pas le droit.

— Mais tout est en règle, il y a l'expertise de l'ingénieur de la ville.

— Je sais, elle est dans les actes. Elle est fausse.

— Comment ça, fausse ? Il y a des fissures dans l'escalier.

— Elles étaient déjà là avant le tremblement de terre.

— D'accord, elles datent probablement d'un autre tremblement de terre.

Soyez raisonnable, vous préférez être un oiseau rare ?

— Je veux être en paix avec ma conscience. Je ne m'oppose pas à votre dossier, mais je ne peux y souscrire.

— Vous préférez vous abstenir ?

— Oui, je préfère.

- Si je peux me permettre, monsieur De Luca, vous péchez par orgueil.
— Si je puis me permettre, moi j'appelle ça de la décence. »

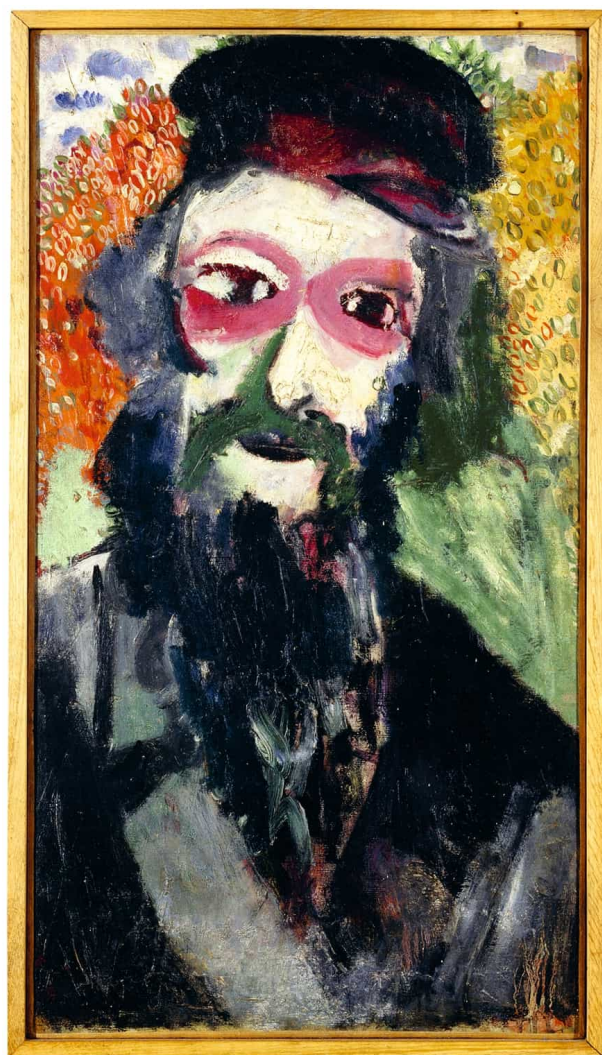
Je transcris ces quelques répliques d'une réunion de copropriété de 1981 parce que c'est lui qui les a racontées à table en riant.

Je suis resté fils de ce père mort à l'âge que j'ai aujourd'hui. Même si je peux mourir plus vieux que lui, je reste un fils. Je ne connais pas le degré profond de la paternité qui produit le saut de génération. J'ignore sa grandeur nature.

OceanofPDF.com

GRANDEUR NATURE

OceanofPDF.com



Marc Chagall, *Le Père*, 1911, huile sur toile,
musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme, Paris

Dans l'Écriture sainte on peut lire l'histoire la plus dure entre un père et un fils. La voix qui a projeté Abraham hors de sa terre dans une errance sans arrivée revient solliciter son écoute.

Cette fois, ce n'est pas un impératif sec : *Lekh, lekhà*, va, va-t'en, péremptoire comme une expulsion.

Cette fois, c'est : *Kah na*, prends, courage. Ce « na » est une exhortation. La divinité veut vérifier si une simple invitation suffit à déclencher l'obéissance immédiate de son auditeur.

Elle suffit. Abraham ne perçoit pas la différence entre un ordre et une invitation.

Il accepte d'exécuter l'action la plus dénaturée, tuer son fils, le seul né du long amour avec sa femme Sarah.

Il obéit en sachant qu'il la trahit en lui retirant l'unique bénédiction de son sein.

Les affections familiales sont pour lui d'une intensité moins forte que la ferveur due.

C'est une épreuve qui anéantit et il s'engage à l'accomplir au mieux de ses capacités, y compris celles de dissimuler, feindre, cacher.

La divinité n'a pas donné d'instructions, se bornant à fixer le lieu du sacrifice.

En 1910, Marc Chagall est à Paris, il habite près des abattoirs, il entend les mugissements des bêtes terrifiées, il peint des vaches. Il vit dans un lieu dont rêvent tous les artistes, mais pour lui c'est plus qu'une ville académique, c'est une deuxième naissance. La Seine lui rappelle les plongeurs dans la Dvina. Il écrit en français par désir d'adoption.

Il est allé à Saint-Petersbourg grâce à quelques subsides paternels. Il gagnait sa vie en peignant des enseignes pour des boutiques. À Paris, il se souvient que c'est là-bas, sur les bords de la Neva, qu'a eu lieu sa première exposition, une galerie à ciel ouvert qui se balançait au vent devant une boucherie et un marchand de fruits.

Il est encore Marek, pas encore Marc, mais entre-temps il côtoie les nouveaux peintres et il lui arrive de penser à son père à Vitebsk, en Biélorussie, marchand de harengs. Il écrit dans une page de son Journal : « Avez-vous vu dans les tableaux florentins un de ces personnages à la barbe négligée, aux yeux noirs, parfois cendrés, d'une couleur ocre terre cuite, couverts de poils et de rides ? C'est mon père [...]. Il soulevait de lourds barils et mon cœur se ratatinait comme une pomme en le regardant lever ces poids et remuer les petits harengs avec ses mains gelées. Ses vêtements étaient luisants du sel des harengs. Des reflets tombaient tout autour de lui. Seul son visage, un peu jaune et un peu clair, affichait par moments un faible sourire. »

Le tableau de Chagall, les quelques lignes d'accompagnement tirées de son Journal m'ont projeté en arrière, à l'histoire d'Abraham avec Isaac et à la première Table du Sinaï qui prescrit : « Donne du poids à ton père et à ta mère. »

Le verbe est généralement traduit par « honore ». Mais *Kabbèd* est le verbe matériel d'une charge. Donne-leur du poids à tous les deux, car tel est ton poids sur le plateau du monde, celui que tu leur as donné.

Dans le portrait de son père, Chagall fils donne du poids à Zakhàr Chagall, un poids ému par le souvenir et le retard.

L'émotion mise en couches de couleur vient d'un remords et d'une gratitude tardive.

Les mains de son père, marchand de harengs, abîmées par la glace, les mains jamais baisées par son fils, ne sont pas présentes.

Moishe/Marek n'a pas osé les représenter. Il n'était pas fier de ces mains, de leur odeur.

Leur absence du portrait souligne que l'irréparable est advenu : il ne leur a pas donné de poids. Ce poids raté pèse sur son cœur tandis qu'il peint son père de loin.

Les mains d'Abraham exécutent les préparatifs. On lit qu'il prend un couteau et le feu. Comment prend-on le feu ? Il est facile aujourd'hui d'en allumer un avec les combustibles et les systèmes d'allumage. Mais comment allumait-on un feu au sommet d'une montagne au milieu des pierres ? Il fallait emporter le bois et le feu.

La matière première est chargée sur le dos d'Isaac et il en faut beaucoup pour brûler un corps. La deuxième est la braise du bivouac de nuit, mise dans un pot en terre cuite. Pour la raviver, il a peut-être avec lui de la poudre de soufre, élément connu et utilisé à l'époque par les nomades.

Les peintres qui se sont consacrés à reproduire le couteau dégainé sur la gorge d'Isaac ont dénoncé avec force cette main robuste, ferme, prête.

Mais auparavant, Abraham a laissé ses serviteurs au bivouac et il s'est engagé dans la montée avec son fils derrière lui.

Isaac appelle : Avì, mon père.

Abraham répond : Hinnèni, me voici.

Maintenant Isaac sait. Son père a fait la même réponse à la divinité.

Il sait qu'ils ne sont pas seuls et que se déroule entre eux deux une épreuve sous surveillance.

Il manque l'animal à abattre sur les pierres brutes d'un autel à construire sur place.

Son père qui ne laisse rien au hasard a déjà tout le nécessaire pour le sacrifice, car c'est lui, Isaac, la vie à immoler.

Chagall fils s'écarte de l'ombre de son père. Il ne reprend pas son métier, il veut se débarrasser de l'odeur de poisson dont on se moquait. Il la recouvrira des huiles de la peinture, avec le solvant de la térébenthine.

Les enfants ont un odorat sélectif, ils excluent ou incluent selon ce qu'ils sentent. Mon camarade d'une centaine de soirées sur différentes scènes, Gianmaria Testa, me racontait que dans sa classe on s'écartait et que personne ne voulait s'asseoir à côté de lui. Avant les cours, le matin, il allait traire dans l'étable. Ses vêtements sentaient le lait et le fumier. Marek était imprégné de harengs, l'empreinte maison.

Loin des caisses soulevées par son père, des doigts déformés par l'arthrite, Marek veut apprendre la légèreté, l'application précise de la touche qui effleure la toile. Il l'étudie là où il est né, à Vitebsk, il l'approfondit à Saint-Pétersbourg, à Paris enfin il apprend à forcer le trait, à appuyer sur le coup de pinceau sauvage. Celui qui a d'abord appris le léger coup de pinceau que les femmes maîtrisent si bien devant leur miroir peut y parvenir.

À Paris, il repense à son père à Vitebsk, au massacre des Juifs qui coïncida dans cette ville avec sa naissance. De loin, il voit nettement ce qui alors était confusément répandu dans les sens formés par la terreur.

Il arrête les images qui étaient le temps en marche. Tate Khashke, papa Zakhàr, nom qui vient du verbe se souvenir en hébreu. Marek se souvient, en colère contre lui-même, de l'homme qui lui a permis de fuir un destin tout tracé. À Paris, il se met devant une toile étroite et longue et décide de rencontrer son père.

Isaac suit, il ne s'écarte pas, il ne jette pas son chargement de bois à terre et ne s'enfuit pas à perdre haleine pour sauver sa vie.

J'ai gravi bien des montagnes avec un chargement sur le dos. Le sommet qui s'approche, à portée du regard, renouvelle les énergies. Les derniers pas sont les plus légers.

Pour Isaac, les pas qui portent sur la crête pelée du mont Moriah pèsent du plomb. Pas dans ses pieds, sur son cœur : son père, son idéal, le préféré de la divinité qui utilisa le couteau sur lui pour la circoncision, va le tuer dans un endroit désert, en le regardant en face.

Il le fait par obéissance à une voix que personne d'autre n'entend. Isaac lève les yeux au ciel pour ne pas croiser sur terre le regard de son père. Au-dessus de lui flottent des ailes noires. Ce n'est pas le ciel de Jéricho plein de cigognes migratrices au printemps et en automne.

Les pas qui le mènent au sommet arrivent à l'échafaud. La sueur qui coule de son front emporte des larmes pesantes. Il en existe aussi de légères, comme les larmes de joie. Celles d'Isaac viennent d'autres sources.

Les distances profondes rapprochent. Nous sommes d'étranges créatures, tellement ballottées en tous sens. À Paris et non à Vitebsk, Marek éprouve une dette de reconnaissance envers son père. Il reconnaît douloureusement l'avoir répudié, en se libérant de l'odeur de ses vêtements jusqu'à l'abandon de la foi paternelle pour un créateur universel.

Il peint des images : la divinité de son père les a interdites, par opposition aux idolâtries qui s'en servent pour se représenter. Pour Marek, la peinture est la foi vers laquelle se tourner. L'artiste transfigure et recrée ainsi le monde, comme un deuxième auteur, avec permission de mise à jour.

Marek s'est détaché, encore immature, fruit tombé loin. On dit que c'est le fruit qui protège l'arbre et non l'inverse. Pour que cette tutelle existe, il faut que la plante ne soit pas dépouillée mais couverte de bourgeons. Marek, lui, au contraire, l'a dépouillée. Sa dette de reconnaissance est chargée du remords de laisser sans défense son père-arbre.

Par où commence Marek le peintre ? Par la tête, par le béret enfoncé sur le front, par les cheveux qui couvrent les oreilles et les protègent du froid et

des cris du marché.

Le visage ? Pas encore. Marek descend avec la couleur noire le long de la barbe, puis le noir s'étend en cascade, pesant sur les épaules, la veste, jusqu'à la poitrine et : c'est tout. Le portrait est une coulée noire avec un ovale en haut encore vide.

Il déploie d'abord un arc-en-ciel opaque composé de taches et de points autour de la tête, une auréole de confettis. C'est un fond lumineux, tel qu'est le passé, qui n'était pas ainsi quand il était présent. Il le devient sous la pression du remords et de la gratitude.

Marek n'est pas encore prêt à regarder et à peindre son père en face.

Alors, il se rappelle la graisse de la saumure qui décolorait le noir de son paletot. Il fait couler dessus un peu de diluant. Et il se souvient d'une cravate, la seule, qu'il peint autour de son cou, nouée comme le faisait sa mère. Car un marchand de poissons doit se présenter dignement sur son étal au marché.

Isaac est dans la force de l'âge, alors que son père est un vieil homme. Il lui serait facile de se révolter, de l'écraser ou bien simplement de le laisser là-haut, avec celui qui l'envoie. Et après ?

Où aller après avoir levé la main sur son père ? Quel exil le protégera de son acte de rébellion ? Mais ce serait de la légitime défense. Il n'en existe aucune qui soit légitime contre son propre père.

Est-ce bien moi qui écris ça ? Ici, je me heurte à moi-même. Je me suis révolté pour bien moins qu'un ligotage sur une hauteur. Pour bien moins que ça j'ai désobéi à mon père, droit face à lui. Et ce fut irrépessible. Le silence qui s'était épaissi durant les dociles années de l'adolescence, l'approbation formelle aux règles, comportements, habillement, temps programmés : tout le front de ma patience cédait. Sans choc frontal, ce fut une lente désertion, je suis parti désorienté, sans aucun chemin à suivre.

Abraham pense-t-il à Tèrah, son père, quand il dégaine son couteau ? À quel point a-t-il été différent avec son père ? Il l'avait abandonné en emmenant avec lui femme, serviteurs, bétail, à cause de cette voix qui avait explosé dans ses tympans. Ce n'était pas un voyage, c'était l'errance, l'ordre reçu : Lekh, lekhà.

Selon le Talmud, qui commente et répand l'Écriture sainte, avant de partir, Abraham a détruit les statuettes votives de son père. Le fils aîné de Tèrah se charge non seulement du poids de l'abandon, mais aussi de la révolte contre le sentiment religieux paternel, au nom du zèle envers la divinité révélée à lui seul.

Son fils Isaac en revanche se laisse égorger sans une protestation, sans un geste de défense.

Abraham pense-t-il à son père qui l'a laissé partir sain, sauf, riche, alors que lui vient d'attacher son propre fils pour qu'il n'échappe pas aux bûches de l'autel ?

Il ne vaut mieux pas, mieux vaut éviter la comparaison avec eux, lui entre deux générations qui rompt avec le passé et l'avenir, comme deux extrémités superflues. Et ce, afin de répondre à la voix, pour la deuxième fois de sa vie : me voici.

Me voici : le seul temps qui possède, le présent immédiat, le jour même.

Abraham défait le nœud avec son père et serre ceux des chevilles et des poignets de son fils.

N'existe-t-il pas de légitime défense contre son père, n'existe-t-il pas un droit de rébellion ? Est-ce bien moi qui ai écrit cette phrase, démenti de moi-même, des jeunes d'une génération qui s'est insurgée contre les pères ?

Je l'ai écrite pour Isaac qui s'est laissé écraser pour donner du poids à son père. Il est l'unique exemple contraire au droit d'insubordination. Il l'a exclu de lui-même, il a rejeté la révolte, ignoré la moindre défense.

Nous avons cru dépasser nos pères comme on franchit un obstacle, une barrière. Je crois que nous avons réussi. Mais Isaac dépasse son père en se

laissant attacher et dominer.

Ferma-t-il les yeux, ou les garda-t-il ouverts ? Le rédacteur du chapitre survole les détails qui pour moi sont très importants. Un écrivain n'aurait pas renoncé à tirer un livre de ces quelques vers. Mais il n'est ni narrateur ni écrivain. C'est un copiste qui transmet une histoire reçue de mémoire par la voix des générations. Son originalité est de la faire taire en la mettant par écrit. Pas sur du papier, sur de la peau tannée d'animal et sur la seule face tournée côté chair.

Isaac, nom absurde, signifie en hébreu : il rira. Avant lui, ce n'est même pas un nom, c'est un verbe au futur, troisième personne du singulier.

Isaac est une troisième personne, après son grand-père Tèrah et son père Abraham. Il les dépasse par extrémisme d'obéissance. Il ne tient pas de son père, capable de ruptures, de brutales séparations. Je lui rends hommage en tant que pratiquant de la désobéissance.

Que mon père soit mort dans la maison où je vis ne me rachète pas. Que j'aie pris soin de lui non plus. J'ai ma part de la déchirure d'Abraham avec le sien. Lui a été convoqué par une voix, moi j'ai eu l'appel d'une génération.

Le mont Moriah n'est pas encore le Sinaï. La phrase « Donne du poids à ton père » n'a pas encore été écrite. Elle a été écrite par avance pour Isaac. Il est le prophète muet de cette ligne qui appartiendra à l'histoire suivante. La vie précède la loi. L'article dicté sur le Sinaï a comme plus grand exemple le silence d'Isaac.

Est-ce de la résignation passive ? Non, Isaac aide son père, il collabore à l'agencement des pierres pour dresser l'autel. Il offre ses chevilles et ses poignets aux liens. Akedà, le mot hébreu qui définit le ligotage d'Isaac, n'apparaîtra nulle part ailleurs dans l'Écriture sainte.

C'est une double akedà, son père et lui sont liés ensemble sur la cime déserte du Moriah, muette comme peut l'être un sommet à l'horizon dégagé mais sans un souffle de brise sur le visage.

Marek est prêt à rencontrer le visage de son père. Ses traits résistent à la mise au point, alors que son corps est devant lui.

Marek continue à voir de la brume sur ce visage resté à mille lieues à l'est de Paris.

En hébreu, est et avant sont le même mot : *Kèdem*. Alors Marek déplace la toile vers l'est, même si aucune lumière ne vient de là. Il attend le soir et il éclaire le chevalet avec des bougies.

Il pense au visage de son père, tel qu'il était quand lui, son fils, était enfant, le premier d'une nombreuse fratrie. Il n'y parvient toujours pas. Une lutte a lieu entre le visage du père et le pinceau du fils.

Ce visage ne veut pas rester immobile, il fait des grimaces, se tourne, ferme les yeux. Il se révolte, comme lui-même s'est révolté, abandonnant sa maison et sa langue, car Marek a cessé de parler le yiddish.

Certains émigrés mettent un gant étranger sur leur langue et changent l'arpège de leurs cordes vocales.

Ce n'est pas un reniement. Leur langue mère, leur dialecte restent inextirpables et ils y ont recours dans les pics de douleur et d'angoisse. On apprend une deuxième grammaire pour s'adapter à la délocalisation.

Le terme anglais *displaced* atténue la déchirure de l'exil avec le sens de simple déplacement. Mais les *displaced* sont des réfugiés, un mot qui exige de l'aide.

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, chez nous, bien des familles fuyaient les villes bombardées. On employait et on emploie encore le terme *sfollati*, personnes déplacées. Ma mère et sa famille ont continué à désigner ainsi leur condition de fugitifs en quête d'abri. Ils étaient des réfugiés, la cause principale et la force majeure de bagages de l'histoire humaine.

Marek est sur le point de jeter le tableau dans le poêle. Le yiddish n'arrive pas à ses lèvres, il n'imprègne pas sa peinture à l'huile. Se défaire de cette nostalgie par le feu lui semble même une sorte de libération. Mais impossible de se détacher entre père et fils. Leur *akedà* est définitive.

Isaac offre ses poignets à son père. Abraham attache d'abord ses chevilles. Il ne peut savoir jusqu'où ira l'obéissance de son fils. Il sait jusqu'où ira la sienne, jusqu'au sommet.

Il attache les poignets de son fils derrière son dos, la corde serrée pour la position gorge tendue. Il est habitué à le faire avec les moutons. Il se force à le ligoter de la même manière.

Il est prêt au sacrifice, rien ne bouge alentour. Le sommet est sous le soleil à pic, il n'y a aucun abri sous aucune ombre et aucun abri contre le doute. En haut flottent des ailes immobiles dans les courants ascendants.

Abraham sort de son étui en cuir la lame du couteau aiguisée pour tailler le poil. Ainsi, la gorge tendue ne souffrira pas de l'entaille. Le mouton se vide de son sang et s'évanouit sans même sentir la coupure.

Il n'a pas besoin de lever l'arme, mais il le fait quand même. Il lève le couteau au ciel qui le lui a demandé. Il lève le couteau pour se laisser guider. Il lève le couteau et l'ombre de sa main est sur la gorge de son fils.

Le lecteur sait aujourd'hui qu'il ne la tranchera pas, Abraham non.

Il ne sait pas si la voix qui l'appelle par son nom est une hallucination de son ouïe. Il hésite, il se demande s'il l'a inventée, puis il entend une deuxième fois plus nettement la voix qui a bouleversé sa vie.

Moishe/Marek Chagall est sur le point de jeter son pinceau qu'il serre, levé en l'air, sans pouvoir le poser sur la toile. Il saisit à deux mains le tableau tout frais d'huile qui brille à la clarté des bougies. Il le serre et au lieu de le briser d'un coup sur son genou, il entend une voix qui l'appelle d'une autre pièce. Marek ne répond pas. Il s'arrête, s'approche de la toile et,

là où devrait être le visage de son père, dans cet espace blanc, il dépose un baiser.

Il le voit maintenant. Il le voit à travers ses larmes.

Il ne replace pas la toile sur le chevalet, il la pose par terre et commence par les yeux. Les pupilles grandes ouvertes sont noires, celles des harengs pêchés entre la Baltique et l'Islande. Et ce noir est entouré du blanc de la glace. Il change de pinceau, en prend un large et encercle de rouge les yeux de son père. Pas ses joues maigres, ce n'est pas un masque de Pourim, d'un carnaval yiddish. Ce n'est pas un jour de fête, c'est un jour de marché. Son père se dresse bien droit au milieu des caisses de harengs, il regarde son fils en face.

Les cernes rouges sont la marque du métier, un mélange de sueur, de saumure, d'insomnie de journées commencées bien avant l'aube. Ceux qui se réveillent avec le soleil déjà levé ne savent rien des jours entamés en pleine nuit. Le peintre prend la liberté de ce rouge autour des yeux. Ce n'est pas une liberté, c'est la reconnaissance d'une humilité enfin comprise, approchée par les pinceaux comme une caresse. Sans un sanglot, Marek pleure et peint.

Le couteau ne lui tombe pas des mains quand il entend les syllabes de sa divinité : Attà iada'ti, maintenant j'ai su. Maintenant : seulement maintenant ? Ne le savait-il pas avant ? Tout n'était-il pas déjà déterminé ?

Abraham se tait, il ne baisse même pas le bras qui tient la lame : sa divinité ne l'a pas su avant. Elle n'a pas voulu le savoir et a laissé ainsi ouvert le domaine des variantes, du refus à l'obéissance à la lettre. Elle s'est retirée, elle s'est mise de côté pour laisser à la créature humaine le risque de sa réponse.

Liberté ? Seulement celle entre deux, obéir ou refuser. Celui qui répond « Me voici » a déjà répondu avant de savoir.

Abraham écarte les doigts du couteau. Isaac attend, la gorge tendue. Il n'a pas entendu de voix, le sommet du Moriah est resté muet pour lui.

On ne lit nulle part qu'Abraham libère Isaac de ses liens. Ici, les nœuds se défont tout seuls.

En premier de cordée, l'alpiniste Paul Preuss attachait la corde autour de sa taille par un nœud qui devait se défaire tout seul en cas de chute, pour ne pas entraîner son second. Telle a été l'attache des liens sur Isaac, quand le couteau tombe, le nœud est défait.

Bien des siècles plus tard, un autre Juif, le Hongrois Erik Weisz, de son nom de scène Harry Houdini, impressionna le public par son incroyable technique pour se libérer de ses liens. Il a peut-être voulu imiter Isaac, qui s'est détaché ou fut détaché, laissant le doute à la postérité.

Houdini a décrit quelques-uns de ses tours dans un livre. Isaac et son père ont gardé leur secret. Depuis, le rapport père-fils est un débat sur un nœud à défaire.

On parle couramment de sacrifice d'Isaac. Ce n'en fut pas un. Père et fils descendent, allégés de la charge portée jusqu'au sommet. Derrière eux, une bête égorgée à la place brûle sur l'autel.

En hébreu, l'épisode est appelé : ligature d'Isaac. Le nœud étroit entre eux deux là-haut est définitif. Détacher le fils ne peut effacer le geste précédent qui le ligotait.

C'est l'aube d'un siècle jeune, Marek voit l'obscurité s'effacer des vitres derrière lui. Toute la nuit, il a de nouveau parlé yiddish avec son père. Sur le portrait, il a encore la bouche ouverte.

Tate, tâtele, bleib gezint, porte-toi bien papa, ainsi que notre Vitebsk à moitié juive, celle qui reste d'une dispersion vers l'Occident. Ils sont si nombreux à être allés aux Amériques. La Vitebsk des Juifs se vide. La révolution en Russie les délivrera de l'obligation de vivre dans des zones clôturées.

C'est ainsi que les bateaux qui exportent les fils d'Israël au-delà de l'océan Atlantique se remplissent de leurs bagages. À bord, les tailleurs, les cordonniers, les chapeliers, les maîtres du Talmud ont le temps de frotter

leurs mains sur les cordes pour inventer des cals à dépenser à leur arrivée. À la douane, ce sont elles qu'on regarde plutôt que leurs papiers d'identité. Le cal sur les mains est un passeport et un certificat de bonne santé.

Pour Marek, l'avenir est sur la toile, là le temps s'accélère. Pour un artiste, l'avenir est un terrain déjà semé.

Gertrude Stein écrit à propos de Picasso : « Le créateur n'est pas en avance sur sa génération, c'est le premier de ses contemporains à être conscient de ce qui arrive à sa propre génération. »

À Paris, Marek absorbe, filtre et sent la peinture. Mais tout autour, ses camarades ne s'écartent plus, eux aussi sont imprégnés de peintures à huile. C'est l'essence du siècle nouveau, qui n'est pas encore grisé par le cinéma et le nitrate d'argent des pellicules.

C'est l'aube, le tableau est fait, son père est là, devant lui. Un portrait peut-il équilibrer le déficit entre l'œuvre d'un père et la nuit de gratitude d'un fils ?

Schwer zu sein a Yid, difficile d'être un Juif, dit un proverbe yiddish. Plus difficile encore, avoir été père dans un empire qui tolérait des massacres réguliers de sujets juifs sans défense, cernés de restrictions et de discriminations.

Voici ton fils, jeune artiste déjà reconnu qui vit dans le Paris légendaire des peintres. Tu as fait du bon travail, marchand de harengs de Vitebsk, tu as fait du bon travail en élevant un garçon qui se fera connaître dans le monde. Ton fils te remercie avec ton portrait composé à la manière du nouveau xx^e siècle, siècle extrêmement original.

Tu ne te reconnaîtrais pas et tu ne dirais rien. Tu lisserais ta barbe et tu ébaucherais un sourire : « C'est moi ça ? » Tu admettrais que tu es resté à la traîne, que les temps nouveaux font un croche-pied au passé et se moquent de lui. Le passé rejeté par une belle et insolente jeunesse ne s'en trouve pas plus mal. Dans ton portrait, non, aucune insolence : là, ton fils lointain a

mis sa course de saumon qui remonte le courant, le temps, pour déposer les œufs de sa gratitude au point exact où il est venu au monde.

Ce n'est pas une égalisation avec ce que tu lui as donné, c'est beaucoup moins. Mais c'est le point culminant d'une nostalgie.

Dans une synagogue, tu pleures quand c'est à toi de lire la page du père qui monte sur la montagne avec le couteau et le feu. Comment as-tu pu, *Avràm avinu*, Abraham notre père ?

Êtes-vous égaux ? Sinon, quelle autre égalisation peut exister ? Les larmes égalisent et une de leurs nuits suffit à relier les deux mille verstes entre Montparnasse et Vitebsk, entre la Seine et la Dvina.

Ton fils, déjà révolutionnaire en peinture, adhère à la nouvelle Russie des Soviets, qui commence par reconnaître l'égalité avec les Juifs. Il adhère et puis s'éloigne, suivant la dérive du siècle qui va vers l'Occident. D'abord à Paris, puis aux États-Unis, loin des nazis. Une fois les massacres terminés, il rentrera en Europe et peindra même à Jérusalem.

C'est la vie d'un homme du xx^e siècle, siècle de promesses et de menaces démesurées. Il deviendra père, passage qui fait oublier et détache de l'état de fils.

Toi, tu resteras fixé dans un portrait, format égalitaire, grandeur nature, celle qui existe entre parents et enfants.



Le Caravage, *Le Sacrifice d'Isaac*, 1594-1596, huile sur toile, galerie des Offices, Florence

Note

Fridtjof Nansen était un explorateur norvégien qui devint haut-commissaire aux réfugiés de la Société des Nations.

Il réalisa la première traversée est-ouest du Groenland à ski, étudia les courants océaniques, participa à la rédaction de la déclaration d'indépendance de la Norvège.

Il conçut un passeport servant à protéger les apatrides et les réfugiés après la Première Guerre mondiale.

Le passeport Nansen permit la libre circulation de près d'un demi-million de personnes. Un de ces documents fut libellé au nom de Marc Chagall. Un autre à celui d'Igor Stravinsky.

Un apatride est quelqu'un qui perd sa nationalité par privation d'État. En Italie, les lois raciales de 1938 la retirèrent aux personnes d'origine juive.

Nansen reçut le prix Nobel de la paix en 1922 pour le passeport qu'il avait voulu et réalisé.

Les principes de ce document relatif au statut des réfugiés sont entrés dans la convention de Genève de 1951. Mais pour le réfugié, une chose est d'avoir en poche un document d'identité et de voyage, une autre est de savoir qu'il existe une convention qui le protège. Au milieu, il y a les expulsions arbitraires, les détentions dans les camps d'identification, les voyages, naufrages compris.

Aujourd'hui, Fridtjof Nansen est plus urgent que jamais.

OceanofPDF.com

LEÇONS D'ÉCONOMIE

OceanofPDF.com

Autrefois, on lisait les livres un couteau à la main. Rien de très aventureux, les pages devaient être séparées et rognées le long des bords. On obtenait à la fin des livres effrangés.

Mon père lisait et coupait pendant que je jouais entre ses pieds en silence, le soir avant le dîner.

Il m'est arrivé d'avoir dans les mains une édition à couper et je m'en suis souvenu. Autrefois, on utilisait un coupe-papier, moi je me suis servi du couteau à pain.

La pauvreté était à notre porte, mais chez nous nous n'avons jamais manqué de nourriture, de vêtements, d'instruction.

Même un enfant distrait comprenait que la pauvreté existait et ce que c'était. Manque d'espace, de souliers, de dimanches, de satiété. L'affection aussi manquait. Les enfants des pauvres encaissaient des coups à me laisser sans souffle, moi qui les entendais battre comme un tambour depuis la rue jusqu'à mes oreilles bouchées. C'était la faute de l'argent, le manque d'affection.

Je regardais les pièces de monnaie : celle de cinq lires avec un dauphin sur une face et un timon de l'autre, celle de dix lires avec un épi et une charrue. Elles avaient de la valeur en échange de quelque chose, ou bien pour faire l'aumône, qui n'était pas un échange.

Maman en donnait à ceux qui la sollicitaient la main vide.

« Tu fais la charité ? demandais-je.

— Non, je fais l'aumône. La charité n'a rien à voir avec l'argent.

— Et avec quoi elle a à voir ? »

Je posais des questions et elle en avait assez de répondre.

L'argent était invisible. Ceux qui en avaient pouvaient acheter dans les magasins sans le montrer.

« Je note ? » « Notez. » Le commerçant retirait un bout de crayon de derrière son oreille et écrivait la somme non payée à solder en fin de mois.

Inutile de demander à maman, je devais comprendre tout seul la question de l'argent.

Les gens bien habillés ne payaient pas, les autres étaient obligés, sinon rien. Dans les magasins, il y avait une pancarte :

« À cause de quelqu'un, on ne fait crédit à personne. » J'ai mis du temps à comprendre que le crédit était une façon de ne pas payer tout de suite.

La pancarte servait à décourager les pauvres. « Quelqu'un » c'étaient eux, la « cause » c'était la pauvreté. Ils savaient bien que le crédit se pratiquait, les gens bien habillés sortaient sans payer.

« Je note. » « Notez. »

Mais un boulanger faisait crédit aux pauvres aussi. Alors, j'ai décidé que c'était ça la charité, ce n'était pas une question d'argent, comme l'avait dit maman.

Mes parents appartenaient aux gens bien habillés, mais ils payaient chaque fois leurs achats. Ils ne voulaient pas de dettes, tenir un cahier de comptes. Ils m'ont transmis cette habitude, je paie tout de suite, pas de traites, si j'ai de l'argent en poche j'achète, sinon rien.

Aujourd'hui, je crois qu'ils payaient pour ne pas se distinguer de ceux qui ne pouvaient pas acheter à crédit. Dans l'Écriture sainte, j'ai trouvé ensuite le devoir de verser un salaire au travailleur, et qui plus est le jour même.

Je ne me souviens pas s'ils nous donnaient de l'argent toutes les semaines. Ma mère me remettait chaque jour la somme exacte pour le bus, aller-retour. Au printemps, je rentrais à pied et je gardais les cinquante lires. J'allais déjà au lycée et un jour où le bus du retour tardait, je suis entré dans un bar à côté. Je me suis offert mon premier café. Je fus étonné de voir à quel point il était bon. À la maison, je fis part de cette découverte à ma mère. Celui qu'elle me donnait le matin était différent et plus mauvais. « D'accord, tu as deviné, le matin je vous prépare de l'orge en vous disant que c'est du café, à partir de demain tu auras du vrai. »

Elle prolongeait l'enfance avec l'orge. Il avait fallu un café au bar pour s'en affranchir.

Si nous voulions quelque chose en particulier, nous leur demandions. Nous n'avons jamais manqué du nécessaire, mais il valait mieux ne pas réclamer plus. J'ai appris ainsi à ne pas désirer. Aujourd'hui, je considère cet apprentissage comme un luxe : j'ai épargné beaucoup sans me priver de rien, par manque d'impulsion à acheter. Même pas un billet de loterie : ce sont des illusions de gains qui ne m'attirent pas.

C'est ainsi : on ne parlait jamais d'argent à la maison. Pas une seule fois je n'ai entendu mes parents discuter de comptes, d'entrées, de sorties. Ce fut le plus utile des enseignements que j'aie reçus d'eux. Qui d'ailleurs est le contraire de l'enseignement, car c'était un refus de le considérer comme un sujet de conversation. Ce ne fut pas une leçon donnée, à écouter et à négliger ensuite, ce fut un exemple avec sa force d'imprégnation et nous l'avons absorbé.

On entendait parler de familles qui se disputaient pour de l'argent, pour un héritage. Chez nous, c'était impensable. Nous trouvions risible de voir des gens que nous connaissions se bagarrer depuis vingt ans pour le partage de propriétés. Au point qu'un jour, l'un d'eux convoqua tous les prétendants dans un hôtel, et une fois réunis, il ferma la porte à clé et dit que personne ne sortirait de la pièce avant qu'un accord ne soit trouvé.

Ainsi fut fait. Il avait fallu vingt ans et une séquestration familiale. Nous, nous étions préservés.

Il n'était pas sale l'argent, nul besoin de le blanchir. Il fallait se laver les mains après l'avoir manipulé, par hygiène, non par mépris. Il était passé dans bien des mains et il pouvait transmettre des maladies.

Vers seize ans, ma mère m'offrit pour Noël mon premier portefeuille, un objet d'adultes, pour y ranger ma carte d'identité plutôt que de l'argent. Celui-ci et les suivants ne devaient venir que d'elle qui les prenait chez un commerçant, un vague parent, car ses portefeuilles portaient bonheur. L'argent n'avait rien à voir avec le mérite, ils étaient sous la juridiction de la bonne fortune.

Je crois que le commerçant s'appelait Cortese, il vendait aussi des parapluies, il était chauve et avait un sourire contagieux. Il entraînait le mien par ricochet. Je ne souris pas souvent. Sur les photos, je réponds rarement à l'invitation d'en simuler un. Sur les photos des autres, je me demande pourquoi ils sourient. Je continue à croire qu'il doit y avoir une raison plus intime que la simple invitation du photographe. J'invente ainsi une explication, une histoire de ces sourires. Je crois qu'on devient écrivain en inventant les raisons des gens.

Dans mon premier portefeuille et dans tous les autres, maman laissait une pièce de monnaie. Ça porte malheur de l'offrir vide. Son dernier portefeuille est dans un tiroir, tout usé.

J'ai appris seul à manipuler l'argent, tout comme j'ai dû apprendre à faire la cuisine, à dix-huit ans, après avoir quitté la maison en quête de rien, sauf de ne plus vivre là.

C'était la liberté, c'était une fuite sans poursuivant. Au prix de risques et d'absences à expérimenter. Je ne l'appelais pas pauvreté, car ce n'était pas celle qui était sur le pas de la porte de mon enfance. J'avais grandi à l'abri. Je faisais une expérience par choix, mais sans chemin de retour. De

toutes les histoires des Évangiles, celle du fils prodigue qui revient après avoir tout dilapidé était à l'opposé de la mienne. Cette voie était condamnée derrière moi, comme les eaux de la mer Rouge refermées après le gué. La liberté c'était marcher dans un désert. Ce qui n'avait rien de romantique, mais exigeait de la patience et une discipline inconnue.

Il fallait que je me procure tout seul la manne pour me nourrir. J'ai trouvé une place de livreur dans une autre ville et j'ai appris à gérer mon argent et à m'en contenter. Ce fut mon école obligatoire de l'économie. Depuis lors, je n'ai pas fait de progrès en la matière.

Le travail ouvrier est venu plus tard. Lors de mes visites, je parlais à mon père de ces outils mécaniques que j'utilisais, le tour, la fraiseuse, la presse, le marteau-piqueur, les chariots métalliques à pousser dans les avions de transport, la raboteuse de surface et d'épaisseur de la menuiserie, la scie à ruban, la bétonnière. Ça l'intéressait pour me comprendre moi, pas mon travail. Il était licencié en sciences économiques et gestion et il avait trouvé un emploi après la guerre. Un fils livreur, en usine, dans la maçonnerie, il ne pouvait l'imaginer.

« Tu sais faire les soudures ? »

J'ai été l'assistant d'un soudeur sur un chantier et j'ai eu les yeux en feu plusieurs nuits. Il m'a dit de mettre des tranches de pomme de terre crue sur mes paupières pour me soulager. Ça marchait.

Nous bavardions ainsi pendant mes visites. Pas un mot sur le salaire que je touchais.

Maman non, elle ne voulait pas entendre.

Nous n'avons pas parlé des années difficiles, de mon nom dans les fichiers de la police. Il ne m'a rien demandé et il s'est épargné un « laisse tomber ». Mais il nous a aidés pendant ces années-là, il a donné un toit à ceux d'entre nous qui avaient besoin de rester à l'écart. Je lui demandais et il faisait. Je n'y voyais rien de spécial, beaucoup de gens proposaient de

nous aider, nous les indisciplinés politiques affrontant les matraques et les boucliers, puis les tribunaux. Mais c'était spécial venant de lui, conscient des risques.

Nous n'avons jamais parlé de ces choses-là, même les soirs où nous buvions ensemble, père, fils et bouteille. Avec l'alcool qui circule dans mon corps, je suis plus silencieux que d'habitude. Lui évoquait des moments du passé, aucun de sa vie de soldat pendant la guerre. Je tiens de lui aussi l'économie des souvenirs.

Il savait que j'écrivais des histoires, je lui en ai fait lire certaines. Alors un jour, à trente ans passés, il m'a dit qu'il voulait me donner un salaire pour que je cesse les travaux de force et que je me consacre à l'écriture. Ce fut la plus généreuse invitation à retourner à l'enfance, à dépendre à nouveau de lui. Je n'ai pas voulu le blesser par un sourire. Je lui ai dit que ma vie ne me déplaisait pas au point de devoir en changer. Si elle me déplaisait, c'était par manque de temps pour écrire plus. Elle me suffisait en marge de ces journées de salaire, au réveil avant de sortir, le soir avant que la fatigue ne prenne le dessus.

Ces écritures m'accompagnaient, elles étaient l'ombre discrète dans une faible lumière qui se retirait sans demander davantage. Je ne les imaginais pas incarnées dans une publication capable d'intéresser des lecteurs. Je n'envoyais rien aux éditeurs.

Je lui ai dit que nous n'avions jamais parlé d'argent et que c'était pour moi un privilège princier. Je lui étais reconnaissant de cette discrétion préservée entre nous.

Il n'a pas insisté, n'a pas renouvelé son offre et ne m'a pas dit d'y réfléchir.

Quelques années plus tard, il a eu entre les mains mon premier livre imprimé. Il n'a pas vécu jusqu'au deuxième.

Avant ça, il s'était rendu chez un notaire et avait mis la maison au nom de ma mère, en lui donnant aussi tout ce qui lui appartenait. Il n'était pas malade, il voulait se dépouiller.

Je leur suis débiteur à tous les deux de la meilleure école d'économie, se contenter de ce qu'on a.

Elle m'a servi aussi avec l'écriture qui a su rester dans les chutes de ma journée.

Je me suis souvenu de ses livres non rognés, ceux dont on doit couper les bords. Mon livre de comptes est resté comme ça, sans aucun cahier à carreaux pour y mettre des chiffres.

Les derniers temps de leur existence, ils ont vécu à la campagne, chez moi. Je faisais la cuisine sur le feu de la cheminée. Il me demandait quand j'avais appris. C'était depuis que je me chauffais au bois dans cette maison. Les radiateurs s'étaient ajoutés pour leur arrivée.

« Et comment sais-tu si c'est cuit ou si ça brûle ? »

Je le sens à la chaleur de la braise quand je l'étale pour poser la grille. Selon le bois, le feu est différent. Il n'y a pas de règle et pourtant je ne me trompe pas.

« Tu es aussi chauffeur-mécanicien, Dieu sait de qui tu as pris. »

De toi, aurais-je dû lui dire, de toi j'ai pris et laissé, en restant ton fils, crâne de crâne, livres, vin et montagnes. Ça ne m'est pas venu. L'écrire à présent, une fois sa vie enfuie, c'est se taire plus profondément.

Il n'a même jamais fait cuire un œuf depuis son mariage. Avant, il mangeait dans des petits restaurants et avant encore c'était l'armée qui s'en était occupée.

Il aimait les fèves, j'en ai planté pour lui. Il disait que celles du marché étaient meilleures.

Mais celles-ci sont les tiennes, répondais-je. Il ne faisait pas la différence, à ce moment-là rien n'était à lui. J'ai replanté des fèves l'année

dernière, non pas en sa mémoire, mais pour avoir en échange le remerciement souriant de la personne que je préfère.

J'achetais le vin en Toscane, je remplissais des bonbonnes, puis je le transvasais. Il buvait du vin corsé et nous pouvions donc économiser. Il me faisait plaisir avec le vin, il disait que je choisissais du bon. Ce n'était pas un connaisseur, les buveurs distinguent deux variétés, le bon et le mauvais. Moi non plus, je n'ai pas de papilles pour les vins raffinés, avec moi c'est du gaspillage.

Après son enterrement, j'ai rêvé de lui. Il était sérieux et pressé, il m'a dicté un numéro de téléphone, trois paires de chiffres, mais deux étaient identiques. Je l'ai raconté à ma mère et elle a joué les deux numéros au loto national et aussi à celui de Venise. C'est là que mon rêve m'avait rendu visite.

J'ai vérifié le tirage, ils n'étaient pas sortis. J'ai regardé le suivant, à l'époque les numéros étaient tirés le samedi. Et les voilà, ces deux numéros, dans le loto de Venise justement, les deux derniers des cinq sortis. Amusé par le retard, j'ai téléphoné à ma mère. Elle l'avait joué à nouveau. *S'adda fa' tre vvote*, il faut jouer trois fois. Dans son napolitain, elle arrivait à la prose sèche, exacte, de l'avis aux navigateurs.

Le gain équivalait, très précisément, à mille lires près, aux dépenses de l'enterrement.

Il n'a pas laissé de dettes.

J'OUBLIAIS MOI AUSSI

OceanofPDF.com

Dans la comédie *Filumena Marturano*, Eduardo De Filippo rappelle à la protagoniste le moment où elle a dû se décider. On était autour d'une table, au rez-de-chaussée d'une ruelle de Naples, les bouches nombreuses, une maigre nourriture. Et son père lui parle ainsi. Elle était grande maintenant, elle avait poussé en même temps que son appétit et il n'y en avait pas assez à cette table. C'était à elle d'y pourvoir. Et que pouvait faire une fillette, une gamine ? Elle était allée s'offrir dans la maison de rendez-vous.

« Voilà, voilà, voilà », cette répétition suffit à résumer le début de la prostitution.

À Naples et dans combien d'autres villes du monde, l'adolescence a été un âge adulte.

Les ferrys partaient pour les îles depuis le quai Beverello. Dans les années cinquante, j'étais un enfant qui s'embarquait en juillet pour les vacances, commencement du bonheur. L'odeur de la mer viciée dans le port, le sel des cordes d'amarrage, les taches de mazout : le mélange qui était un parfum pour moi remonte dans la muqueuse de mon nez. Il annonçait l'île, terre promise pendant toute l'année. Aujourd'hui encore, quand je le sens à nouveau, je l'aspire dans mes narines avec le même plaisir.

Le bateau était plein de touristes étrangers. Pour eux, les enfants de Naples étaient des garnements à moitié nus, sans chaussures, qui plongeaient dans l'eau trouble autour des flancs du ferry en demandant qu'on leur lance de la monnaie. Pour s'amuser, certains laissaient tomber une pièce, aussitôt poursuivie sous l'eau, repêchée et, en remontant à la surface, exhibée entre les dents des minuscules hommes-grenouilles.

Je les voyais disparaître dans l'eau noire. Ils prolongeaient exprès leur apnée pour augmenter l'attention sur leur spectacle. Les touristes riaient et se délestaient d'autres pièces.

J'observais et je me rendais compte de l'énorme écart entre ces jeunes de mon âge et moi-même. Je les admirais pour leur courage et je craignais aussi leur effronterie, le défi obstiné dans leur regard. Du mélange des deux sentiments naissait un troisième, la honte. Moi, accoudé au bastingage, et eux, au milieu des taches arc-en-ciel du mazout, les yeux rougis à son contact. J'avais des chaussures, j'apprenais à lire, un billet qui introduit dans le monde, j'avais des parents près de moi ; je découvrais et chaque année je refaisais la découverte des différences. Je savais déjà nager le crawl, le dos crawlé, mais je ne serais jamais descendu dans le noir de ce fond-là. Je n'aurais jamais pu leur ressembler.

J'ai appris à Naples que les enfants prennent tout au sérieux, surtout le jeu. Ce n'est pas une distraction, au contraire c'est une extrême concentration. À Naples, jouer se dit *pazziare*, de *pazzia*, folie, qui est un débordement de grand sérieux.

De qui étaient-ils les fils ? De personne, la misère les avait affranchis de la propriété des adultes. Ils appartenaient à eux-mêmes. Ils se déplaçaient dans la ville, accrochés à l'extérieur des trams, leurs doigts agrippés aux bords usés. Des agents les poursuivaient, en attrapaient un parfois, les autres le libéraient à coups de pierres. Un chien efflanqué les accompagnait, bâtard comme eux.

De qui étaient-ils les fils ? De la ville qui avait accouché d'eux par grappes après la guerre et qui les dressait à surmonter la journée. C'était une bataille et un jeu, la chasse à la nourriture. Ils erraient la nuit, s'écroulaient le jour endormis sur un trottoir. Au réveil, ils mendiaient, chassés partout. L'instinct les réunissait en de petits essaims à la hiérarchie naturelle gagnée sur le terrain.

Je les ai croisés dans d'autres parties du monde, mais dans mon souvenir nulle autre misère n'a été aussi douée pour former. Ils avaient du mépris pour les adultes contre lesquels ils s'étaient révoltés après avoir reçu des coups terribles. Ils s'étaient enfuis de logements exigus et pleins à craquer. Personne ne signalait leur disparition. Peut-être ne les avait-on même pas déclarés à leur naissance. À Naples, le recensement comptait à grand-peine les morts. Les vivants étaient un excédent qui devait éliminer sa surcharge en se répandant dans le monde.

Être une vie de rebut qui doit se sauver du pilon fait regarder en face son propre lieu. 'O *scuorno*, la honte : qui devait l'éprouver, eux ? Les enfants des rues, les émigrants ? Moi, je l'éprouvais. À la ville qui ne les voyait même pas, je répétais en vain ma question muette : « Comment se fait-il que tu n'aies pas honte, que tu n'éprouves pas de *scuorno* ? »

La réponse était leurs cris, leurs *allucchi*, au point de m'obliger à me boucher les oreilles. *Ll'allucche d'e criature* : les cris des enfants dans la rue, acharnés à vivre. Ils n'avaient rien d'autre pour se faire entendre, seulement leurs cris. Ils criaient et c'est tout, ils ne pleuraient pas. Ils riaient de voir sangloter l'un de nous, les petits. Pleurer était sans doute pour eux quelque chose qu'on apprenait à l'école. Ça ne servait à rien.

Je l'ai appris alors, il existe un degré si noir au bout des descentes où pleurer est un raffinement.

L'hiver, ils mouraient raidis par le froid, ou bien étouffés par un brasero improvisé.

Du haut du bastingage d'un bateau en partance pour les îles, je voyais et je n'avais pas les mots que j'ajoute maintenant en commentaire. Les mots peuvent à peine servir de bouquet de fleurs sur la fosse commune de leur enfance. Ils ne peuvent dissoudre le caillot indistinct auquel je donne le nom générique de *scuorno*, honte, aggravé par la radieuse indifférence de la ville-mère.

Au détachement du quai, au vacarme des ancres tirées, à chaque début d'été, j'oubliais moi aussi.

OceanofPDF.com

LE TORT DU SOLDAT

(nouvelle version)

OceanofPDF.com

Comment se fait-il

Il ne m'est encore jamais arrivé de réécrire d'un bout à l'autre une histoire déjà publiée, ni d'en avoir eu envie.

J'avais écrit une version théâtrale du Tort du soldat, restée dans un tiroir. J'avais souhaité faire raconter directement l'histoire par les personnages. La différence entre un récit et une mise en scène tient au fait que, dans la seconde, l'auteur disparaît. Les caractères parlent et agissent à sa place.

J'ai rassemblé récemment des histoires de relations extrêmes entre parents et enfants. J'ai relu sous cet angle Le tort du soldat, où une jeune femme apprend que son père est un criminel de guerre, recherché sous un autre nom.

Dans cette réécriture totale, animée par un point de vue plus intime, le thème principal est la cohabitation entre une fille et un père âgé chargé d'infamie non reniée.

Les enfants ne portent pas la faute de ceux qui les ont mis au monde, selon une loi ancestrale la responsabilité des crimes reste individuelle. Mais il existe une part qui échappe aux règles : la condition de parents au premier degré de bourreaux. Aucun article de loi ne peut décharger de ce poids qui a suscité diverses réactions chez les personnes impliquées. Nous en avons une ici. On ne peut pas se dissocier de son propre sang, d'un organe interne.

L'Histoire majuscule, écrasante, n'est pas magistra vitae. Elle n'est pas formatrice, sinon ses élèves – les générations – seraient recalés aux examens et leur enseignante renvoyée.

L'Histoire n'est pas constituée d'archives, c'est une matière narrative. Ses événements sont mieux illustrés par des témoins, des lettres, des récits de vive voix.

L'Histoire du xx^e siècle, plus que celle de tout autre siècle, a massivement brisé les petites histoires personnelles, les vies individuelles saisies par son engrenage meurtrier. C'est pourquoi elle doit être racontée d'en bas, à travers les histoires privées, et non par les documents des greffes.

Le cinéma a été à la hauteur du récit et Chaplin a été le meilleur historien du xx^e siècle.

La littérature accomplit le même devoir et depuis bien plus longtemps, en descendant dans les maisons, dans les ruelles, dans les drames. Cette réécriture voudrait rentrer dans ce cadre.

« Il faut mille voix pour raconter une seule histoire », selon un dicton des Peaux-Rouges américains. Ici s'en ajoute une.

Apprendre une langue c'est comme planter un petit arbre. Ses racines sont entortillées et serrées dans le pot de la pépinière, il en est de même quand on ouvre une nouvelle grammaire.

La langue yiddish ajoute un alphabet différent et un sens de lecture opposé, de droite à gauche, qui implique aussi le renversement du livre, un total sens dessus dessous.

Au début, l'arbrisseau est hésitant dans le nouveau terrain où il fait sa place lentement. C'est ainsi également que se ramifie dans la mémoire un premier recueil de mots.

Mon yiddish remonte au printemps 1993. Je me souviens de l'année parce que c'était le cinquantième anniversaire de l'insurrection du ghetto de Varsovie, pour les derniers Juifs restés. Les autres centaines de milliers étaient montés de force dans les wagons en direction de la voie de dégagement de la petite gare de Treblinka.

Je me suis rendu à Varsovie pour cette commémoration et je suis revenu avec l'intention d'étudier le yiddish, la langue des anéantis.

La première partie du siècle a été pour moi une jambe amputée qui fait souffrir même absente. Né dans la deuxième partie, je sens ses élancements à travers la gêne de la mutilation, les nerfs qui ne s'adaptent pas au membre perdu.

D'autres de mon époque, de la seconde moitié du xx^e siècle, éprouvent le même engourdissement. Pour l'alléger, j'ai acheté une grammaire de yiddish en anglais imprimée à Oxford, un des endroits où cette langue est cultivée sous serre.

La plante a pris racine, a grandi, j'ai pu lire et puis traduire, c'est-à-dire donner d'abord une fleur, puis un fruit.

Aujourd'hui, on organise des visites des camps de l'anéantissement. Des groupes d'étudiants circulent dans l'enceinte marécageuse de la Haute-Silésie, en Pologne. Ceux qui passaient nus dans les grandes chambres des fausses douches ne pouvaient imaginer fonder un musée avec leurs corps. L'Histoire se permet d'étranges familiarités avec ses victimes, croyant pouvoir les dédommager.

Leurs bourreaux, les rares poursuivis dans des salles de justice, refusèrent l'accusation de *Kriegsverbrecher*, criminel de guerre. Jürgen Stroop, liquidateur du ghetto de Varsovie, peu de temps encore avant d'être pendu, disait de lui-même *sogenannte Kriegsverbrecher*, soi-disant criminel de guerre. L'adjectif niait le substantif.

Un jour d'avril et de nuages bas, je suis entré seul dans le périmètre de Birkenau/Brzezinka.

J'ai marché entre les baraquements ouverts où restait l'humidité de la moisissure et de la terreur. Je me suis assis sur une couchette basse en bois qui avait accueilli les corps des exténués. Le silence compact du matin fut une invitation au sommeil, j'ai dormi quelques minutes, allongé sur le banc de ce bois de peuplier, de bouleau. J'étais l'indemne qui pouvait s'étendre sur leurs cauchemars.

Puis j'ai descendu les marches qui menaient aux chambres à gaz, qu'on avait fait sauter avec les fours crématoires attenants, dans le vain espoir d'effacer des preuves. Pouvoir remonter ces marches était le privilège de l'invité en retard.

Quelques rares visiteurs erraient dans le camp avec une consistance d'ombres eux aussi. Je suis resté jusqu'à l'heure de la fermeture. Avant de sortir, je me suis penché sur le ballast de la voie ferrée en ruine, où les wagons terminaient leur course. J'ai ramassé un boulon rouillé. Je ne saurais dire si j'ai commis le vol d'une relique.

Je relate ici une histoire que j'ai écoutée. J'aurais voulu qu'elle me soit arrivée. Je l'ai reçue d'un traducteur du yiddish, rencontré dans un congrès. Nous ne sommes pas nombreux à lire dans cette langue, qui fut maternelle pour onze millions d'Européens. Les survivants l'ont tue ensuite.

Nous avons fait connaissance au cours de la soirée libre qui avait suivi nos interventions, la mienne sur Katzenelson, la sienne sur Sutzkever. Nous devons repartir le lendemain. Nous avons pris un verre, j'ai offert une bouteille de vin rouge.

Il n'était pas juif, son grand-père l'était, lui qui avait fait partie des spartakistes à Berlin en 1918 et avait connu Rosa Luxemburg. Émigré en Amérique, il avait épousé une femme de couleur, une Peau-Rouge, une Cherokee. Son grand-père lui parlait en yiddish, une langue secrète entre eux deux seulement. Lui croyait que son grand-père l'avait inventée. Il l'avait cachée au contraire. Après la mort du grand-père, il l'avait oubliée. Il l'entendit à nouveau un jour et s'étonna qu'elle existe. Il voulut l'étudier. Telle fut la brève explication historique de son yiddish, après que je lui ai donné la mienne.

J'ai découvert que j'avais aussi en commun avec lui un peu de pratique de l'alpinisme.

Je rapporte intégralement son récit, qui m'est resté gravé d'une façon si précise qu'on ne peut l'expliquer seulement par une bonne mémoire. Il s'est agi d'identification. Alors qu'il racontait, je me voyais à sa place. Le vin aidait à me substituer à lui, comme ses yeux qui me fixaient, d'un noir d'encre.

Une auberge de montagne, quelques tables, c'est l'heure du dîner et dehors le ciel est encore clair, le plein été. À quarante ans, une femme est au summum de sa beauté. Il y en a d'éclatantes sur qui la lumière frappe et se reflète. Plus rares sont celles qui rayonnent d'une source lumineuse intérieure. Leur présence décide du centre de tout lieu, leurs gestes agitent l'air par vagues.

À quarante ans, cette femme assise le dos droit, les coudes appuyés sur le bord de la table, est à donner le tournis. Elle avait dû aller en montagne et n'était passée devant aucun miroir, les cheveux tout juste libérés. Elle a deux bières devant elle, elle en boit une à petites gorgées, l'autre est pleine, en attente.

Dans l'auberge entre l'homme que j'aurais voulu être. Il a un sac à dos léger, on voit qu'il vient de prendre une douche et qu'il s'est changé. Il a la cinquantaine, il est maigre, un visage aux os saillants, pommettes, menton, mâchoires, avec des yeux plus ronds que bridés. Il a une chemise de flanelle claire, une coupure récente sur la main où le sang a à peine séché.

Il parcourt la liste des plats écrits sur une ardoise, puis il se dirige vers une table et remarque la femme qui le regarde. Sans coquetterie, mais avec attention. Il ouvre plus grand ses pupilles noires plantées au milieu du cristallin. Elles seules marquent l'étonnement sur son visage. La femme ajoute un sourire par lequel elle conclut, elle cesse de le regarder.

Lui va s'asseoir à la table voisine, sort de son sac des feuilles écrites en yiddish, pour une traduction.

La patronne de l'établissement le reconnaît, ils se tutoient. Elle s'approche, lui demande s'il prend le même plat que d'habitude, ajoute à sa question : « On s'est fait bobo ? » Il lui répond : « Eh oui, la roche est rugueuse et parfois plus que moi. La même chose, merci. »

Il s'agit de soupe et d'œufs au plat.

À la table de la belle femme arrive un homme de quatre-vingts ans environ, d'apparence saine et soignée, des cheveux courts, blancs, rasé de

frais. Ils se parlent en allemand, ils sont père et fille.

L'homme assis à la table voisine est plongé dans sa lecture, il ne se détourne pas à l'arrivée de la bière qu'il se met à boire machinalement. La première gorgée, pour lui comme pour moi, au terme d'une journée de balade en montagne, est un plongeon dans une source. Nous faisons ensuite le même geste qui m'aide aussi à me superposer à lui : nous regardons nos mains. À cette heure-là, je les observe avec curiosité, comme des parties indépendantes de moi. Ce sont de mystérieux instruments, les mains, les bouts des doigts épaissis qui tiennent la prise d'un maigre centimètre, en ouvrant au corps la voie d'ascension.

Il retourne à ses pages en yiddish. Il utilise la chope comme lutrin. Pour mieux entrer dans ces lignes il a besoin de murmurer. Le son des syllabes l'aide à traduire, améliorant la fidélité. C'est un sentiment, il a besoin de le susciter, s'il ne vient pas il se borne à lire sans traduire. C'est une charge délicate, la traduction.

Il lui semble que cette langue rendue muette par les anéantisements veut prendre l'air, respirer.

Il se met à répéter le mot *èmet*, vérité, le dernier d'un long roman de Singer. La vérité à la fin d'une œuvre littéraire est un hasard, la fiction qui aspire à la vérité. Un lecteur peut la mettre en morceaux ou la reconnaître avec un sursaut de surprise, un petit coup à la hauteur du diaphragme, de ceux qui deviennent un sanglot.

Je réfléchis moi aussi. Je reconnais la vérité dans la moisissure qui suggéra la pénicilline à Fleming, dans les troupes soviétiques arrivées au camp de Treblinka. La vérité est une mise à découvert.

Tandis qu'il est concentré sur ses feuilles, on a commencé à s'agiter à la table voisine. Le vieil homme se lève d'un bond, va au comptoir, demande l'addition. La femme s'est raidie, sa chope de bière en l'air. Même ainsi elle est très belle. Il la regarde. Le vieil homme est sorti en vitesse sans prendre sa monnaie. La femme, perplexe, décide de le suivre. Elle a hésité, comme

cela arrive avec les pressentiments. Puis elle presse le pas vers la sortie. Un instant, elle croise au vol les yeux de l'homme, le regard d'un ordre ou d'une invitation.

Il voit ses cheveux agités par son départ hâtif, puis il entend le bruit d'une voiture qui fait une brusque marche arrière sur le gravier, une porte claquée, puis un redémarrage.

Il espère. Pourquoi se met-il à espérer ? Il m'a dit qu'à ce moment-là il espérait qu'elle n'avait pas réussi à monter. Puis, face au silence qui recouvre ses faux espoirs, il retourne à ses feuilles.

Plus tard il sort de l'auberge, se met au volant, trouve la route bloquée. Au fond d'un ravin, une voiture qui a défoncé le parapet fume encore. Il pourrait descendre avec une corde, la foule regarde en bas sans pouvoir agir. Le moteur d'un hélicoptère à l'approche rend inutile sa tentative d'intervention.

Le récit se poursuit dans un autre endroit, un modeste appartement à Vienne. Dans l'entrée sont posées deux valises, dans la cuisine est assise cette femme, mais elle a vingt ans à présent. Il a reçu cette partie de l'histoire bien après et l'a écoutée plusieurs fois.

La jeune fille vient d'apprendre par sa mère ce qui coupe sa vie en deux, un avant et un après.

« Mon père, j'avais un père. Jusque-là, elle l'appelait papy, ils m'ont fait croire que maman était sa fille et en fait elle est sa femme. Et moi je suis la fille d'un criminel de guerre recherché depuis des dizaines d'années. Soi-disant criminel de guerre, selon sa propre expression. J'élimine pour moi le "soi-disant", mis comme une protection.

Il y a une heure, ma mère a descendu l'escalier pour la dernière fois avec ses valises. Elle a préparé les miennes.

Elle a résumé en cinq minutes l'histoire de leur vie. Après la guerre, il a fui en Argentine. Quinze ans plus tard, il est revenu à Vienne sous un autre

nom et avec un travail de postier. Elle l'a connu et épousé en sachant qui il était.

Elle est partie, fatiguée des obsessions d'un homme recherché. Elle devait lui rapporter tous les soirs les mouvements de la rue, se mettre à la fenêtre, noter les plaques des voitures garées. Il lui reprochait de baisser son niveau de surveillance.

Elle lui disait d'arrêter avec cette fixation du clandestin, qu'il était en règle maintenant. Il lui répondait qu'il ne pouvait se permettre le luxe d'un manque de vigilance. Elle n'en pouvait plus de fréquenter des anciens combattants et de leurs discussions sur la manière dont on pouvait gagner la guerre.

Elle a supporté pour moi, pour me faire grandir sans leur cauchemar. Je suis grande maintenant et elle va refaire sa vie. Elle a un autre homme. Elle est encore jeune. Elle m'a dit de décider quoi faire à présent que je savais tout. »

S'en aller. Remettre brusquement tout à zéro. Elle pouvait tout larguer le soir même, aller chez une amie, inventer des mensonges, chercher un travail. Oui, elle pouvait le faire, mais quitter quoi ?

« Je le porte en moi son sang. Les crimes étudiés à l'école habitent ici. Les fantômes de l'Histoire existent et vivent le jour dans la pièce à côté de la mienne. Je suis sa fille pour toujours. Elle, elle n'est qu'une épouse, elle peut partir, mais moi, comment puis-je m'en aller loin de cette condamnation ? Où que j'aille, je la porte sur moi.

Quel genre de personne devient celui qui a tué des gens sans défense et qui doit ensuite feindre une existence normale ? Porter le masque de l'inoffensif : est-il si facile de se mêler de nouveau aux autres ? Ne se trahit-on pas, n'a-t-on pas la tentation d'agir normalement ?

On dit : avoir du sang sur les mains. Les siennes sont propres, soignées. Le sang ne salit pas, il accuse au contraire. "Voix de sang de ton frère

m'appelle du sol", est-il dit à Caïn après son crime. Le sang a une voix, il crie, et l'assassin doit la faire taire. C'est un indice : lui, mon père, ne supporte pas les cris. Si une dispute augmente de volume dans le voisinage, il met une musique plus forte. Les cris des morts laissent des égratignures dans l'ouïe, s'accrochent dans les nerfs. »

Assise dans la cuisine, ses deux valises prêtes, elle décide d'attendre le retour de ce grand-père devenu son père.

« L'horloge du clocher sonne ses heures habituelles et brusquement un coup est différent du précédent. Le temps s'est coupé en deux, au moment précis où j'ai su. Depuis lors, le temps est une camisole de force qui me ligote. Je dois attendre cet homme, regarder en face le criminel et l'imposteur entièrement faux, de son nom à son anniversaire. »

L'homme qui me racontait l'histoire de cette jeune fille le faisait comme ça, de première main, il rapportait les mots qu'elle avait gravés en lui. Tandis qu'il parlait, j'imaginai sa voix, son désarroi et sa détermination en cette heure de mise à l'épreuve.

Sa mère est partie le matin, quand son mari est sorti pour sa tournée. Sa fille attend la fin de l'après-midi. Entre-temps, elle sort un album de photos de son enfance, prises à la mer. Ils y allaient chaque été, dans le Sud, en Italie.

« À Ischia, quand j'étais petite, j'ai appris à nager avec un garçon de l'île, sourd-muet, fils de pêcheur. Il m'a d'abord appris à flotter allongée sur l'eau. Il soutenait ma nuque et mon dos. Ses doigts me retiraient du poids. Là où il me touchait, je sentais une source de chaleur. Il était maigre, longiligne, brun. Il me faisait goûter la pulpe de l'oursin. Il l'ouvrait avec un canif et de la pointe il posait cette nourriture sur mes doigts.

Le Sud a été une exquise bouchée dans une carapace d'épines. Le Nord, c'était moi, une fillette autrichienne disant merci à un jeune garçon qui ne pouvait l'entendre, mais qui voyait sortir le mot de sa bouche.

Il y avait des Allemands à Ischia, les insulaires s'étaient dotés d'un vocabulaire essentiel et d'un drôle d'accent. Mon grand-père, mon père maintenant, disait que la langue allemande ne pouvait tomber plus bas. Moi, ça m'amuse au contraire. Ma mère et lui étaient avec d'autres couples et me laissaient beaucoup de liberté. »

Au bruit de pas sur le palier, elle range l'album. Elle s'assied à nouveau dans la cuisine, elle attend qu'arrive son père le bourreau. Il entre, voit les valises, comprend ce qui s'est passé. Comme d'habitude, il ferme la porte à double tour. Il va dans la cuisine, s'assied en face de sa fille. Exceptionnellement, il porte son uniforme de postier, d'habitude il le retire dès qu'il rentre. Sa fille se rend compte que cet homme nouveau devant elle a besoin d'un uniforme, même de postier, pour l'affronter. C'est la pénombre, début de soirée automnale.

D'une voix comprimée par l'effort, elle dit en détachant les syllabes : « Pa-pa ? »

Il lui répond froidement : « Je confirme ce que t'a dit ta mère. »

Elle contrôle sa respiration : « Pourquoi m'avez-vous traitée comme ça ? »

Lui, sans changer de ton : « Raisons de prudence, ta mère savait dès le début de notre relation, elle s'est habituée à ces exigences. Quant à toi, il valait mieux te tenir à l'écart, comme ça tu ne pouvais pas te trahir, même par erreur. »

Immobiles, séparés par la table, bien droits comme des joueurs d'échecs, ils laissent passer une minute. Ils entendent le bruit de leurs respirations nasales.

Elle récapitule, plus pour elle-même que pour partager : « Mon père mort à la guerre. Le cahier avec les numéros d'immatriculation, vous me

disiez que c'était un jeu entre vous. Elle et moi qui devions répondre au téléphone et toi jamais. J'étais idiote, et vous de me croire encore plus idiote. »

Lui, d'un ton monotone : « La voix peut se reconnaître. »

Elle, avec un début d'accusation dans la voix : « Nous portons un faux nom. »

Lui la contredit : « C'est un nom nouveau, nos papiers sont en règle. Il n'est pas faux, c'est un autre. »

Elle ne l'y autorise pas : « Il est faux parce que ce n'est pas le tien. »

Lui insiste : « Peu importe. Je suis un soldat, mon nom est mon numéro matricule. »

Elle, agressive : « Alors je suis la fille d'un numéro matricule. Quel est-il, vu qu'il me concerne ? »

Lui croise les bras, inflexible : « Tu ne dois pas le savoir, il est dans un dossier de personnes recherchées, il correspond à un mandat d'arrêt. Si un jour ils arrivent jusqu'à moi, je ne me laisserai pas prendre vivant. À quoi penses-tu que servent les tours de clé d'un modeste appartement ? À décourager les voleurs ? Ils servent à me donner le temps d'avaler du cyanure. J'en ai même quand je dors. Je suis un soldat. Je ne peux être jugé par un quelconque tribunal civil d'aujourd'hui, qui ne sait et ne comprend rien. Même le procès de Nuremberg a été une farce : des juges avec l'uniforme des vainqueurs, des ennemis sur le siège des juges. »

Elle l'interrompt : « Et voilà, il me manquait le coup du suicide, le samouraï qui se fait hara-kiri. Laisse-les tranquilles ceux-là, c'étaient des guerriers qui se battaient contre leurs semblables, ils ne massacraient pas des gens désarmés. »

Lui, sèchement : « Je n'ai pas dit suicide. À mon âge, c'est seulement un abrègement. Et puis : que dois-tu savoir ? Je suis un homme recherché et je le serai toute ma vie. Une organisation juive dont tu as dû entendre parler a fait arrêter plus d'un millier d'entre nous. D'après leur chef, nous devions

savoir que nous ne pouvions pas vivre en paix. La paix : je suis un soldat, la paix ne me concerne pas. Elle désarme, elle me rend superflu. Je ne me suis pas engagé dans un corps de paix. En revanche, je dois vivre dans une époque de boutiquiers. Je méprise la paix comme je méprise la trahison. »

Sa fille s'insurge, indignée, et pour la première fois de sa vie elle hausse le ton dans la maison : « Qui es-tu ? Quel être humain es-tu ? »

Lui réagit d'un coup instinctivement : « Tais-toi ! Tu es folle ? Tu veux qu'on t'entende ? Ne fais pas d'esclandre. Va-t'en si tu n'es pas capable de te contrôler. »

Sa colère la rend froide et elle baisse le ton avec une violence contenue : « Bien sûr, tu ne supportes pas les cris, ils te rappellent quelque chose ? Je suis capable de me contrôler. Écoute ce que je dis en personne qui se contrôle : ne me dis jamais plus, jamais plus, de me taire. Parce que la prochaine fois, ne compte pas que je m'en aille, la prochaine fois c'est moi qui te tuerai, pas le cyanure. Tu peux être sûr que j'en suis capable, je suis la fille d'un bourreau. Tu es un soldat vaincu ? Dorénavant, tu devras te comporter en vaincu avec moi. »

Il ne réagit pas. Peut-être reconnut-il une acceptation dans l'emportement de sa fille. Elle accepta le silence de son père face à elle comme une reddition. Ils ne se dirent rien d'autre, restèrent immobiles, opposés, tandis que la pièce s'était obscurcie. Elle se leva, alluma la lumière qui les éblouit un moment tous les deux. Puis elle demanda d'une voix très calme et indifférente :

« Qu'est-ce que tu veux manger ? »

Lui se détendit et répondit seulement : « Je vais me changer. »

Comme tous les soirs, il retira son uniforme de postier, mais cette fois il le suspendit lui-même dans l'armoire.

« De la cuisine, je l'entends chercher sa béquille, la faire tomber, la ramasser en s'appuyant à la chaise pour pouvoir se relever. Il doit d'abord

se mettre à genoux pour se pencher. Sans maman, il doit le faire seul. Le plus difficile ce sont les chaussures. Il les a achetées récemment sans lacets, c'est elle qui les lui mettait et les lui retirait. Il savait déjà qu'il resterait privé de son aide et de la mienne aussi.

Tandis que je mets la table, je sens un mélange de rage et de pitié. De la rage pour ce père, de la pitié pour mon grand-père : pas en même temps, par vagues successives, d'abord l'une et puis l'autre. Je coupe exprès un oignon pour que coulent deux larmes insensées. Maman a laissé le frigo plein. Quelle est donc cette famille qui m'est soudain tombée dessus ! »

Restée dans la cuisine, elle doit faire un effort pour mettre une assiette en moins et décider quelle place occuper, la sienne ou celle de sa mère. Elle choisit de conserver la sienne. Elle répète à voix basse : « Pa-pa », deux syllabes qui ne veulent pas s'attacher en un seul mot. Elles sont la formule d'une condamnation définitive, qu'elle vient juste de commencer à purger. Quelques heures plus tôt encore, elle savait qu'elle était orpheline d'un père disparu à la guerre. Et de qui est cette unique photo d'un jeune homme en uniforme ? Elle apprendra qu'il s'agit du frère cadet de son père, réellement disparu à la guerre, lui.

Après un dîner en silence, tandis qu'elle débarrasse, il veut lui dire quelque chose.

« Tu demandes qui tu as comme père. Je suis un soldat vaincu à la guerre. C'est ça ma faute, la défaite, le plus grand tort qu'un homme comme moi puisse faire à sa patrie. »

Elle le coupe sans se tourner pour le regarder :

« Le tort du soldat ? L'extermination systématique d'innocents sans défense se réduit au tort d'un soldat ? Tu pourrais gagner toutes les guerres, tu serais quand même un criminel. Tu n'éprouves même pas le besoin de te cacher derrière des ordres reçus, comme l'ont fait ceux comme toi qui ont été traduits en justice. »

Lui s'esclaffe. « Les ordres : que crois-tu qu'ils sont ? Des instructions pour monter un meuble ? Ils étaient génériques, ils n'entraient pas dans les détails. C'était à nous de les réaliser, à notre efficacité sur un territoire hostile qu'il fallait soumettre en faisant usage de la terreur.

Il fallait les construire de toutes pièces, les ordres. Nous les avons mis sur pied au mieux de nos capacités, avec l'enthousiasme nécessaire à l'obéissance.

Ces ordres, nous les avons démontés et remontés, huilés et lubrifiés comme on le fait avec les armes, pour qu'ils ne s'enrayent pas. Notre tort est plus grave et impardonnable, la défaite de la patrie dont le sort nous était confié. »

Elle lui répond que, à l'inverse, ses camarades avaient plaidé le devoir de la discipline militaire, exécutant des ordres précis.

Il réplique : « *Befehlsnotstand* : l'état de contrainte dû à l'obligation d'obéissance. Une misérable requête de circonstances atténuantes, un expédient d'avocats : voilà pourquoi je ne me laisserai jamais emmener dans une salle de tribunal. Tu ne peux pas comprendre, personne ne peut comprendre aujourd'hui. Et puis tu n'as aucun sentiment d'amour envers notre patrie. »

Elle se retourne lentement et conclut ainsi : « Je suis fière de reconnaître ma différence avec toi. À partir d'aujourd'hui, tout ce en quoi je ne te ressemble pas sera un soulagement pour moi. Je ne veux plus entendre évoquer ce sujet dans cette maison. »

Les semaines qui suivirent, son corps devint son instrument d'opposition. Elle quitta le garçon connu au lycée avec lequel elle envisageait l'avenir. Elle coupa ses cheveux qu'il préférait longs. Elle voulait devenir une autre, étrangère à celle qu'elle était avant.

Je résume ici leur dernière rencontre, telle qu'elle m'a été racontée.

« Tu as changé du jour au lendemain. Ta voix s'est durcie, ton sourire a disparu. Il est arrivé quelque chose chez toi ? Un de tes parents est malade ?

— Ils vont tous bien, c'est moi qui veux mettre fin à notre histoire. »
Inutile de tergiverser, il appartenait à un temps révolu.

« Après deux ans passés ensemble, avec nos projets, toi professeur de maths, moi de philo : tu es amoureuse d'un autre ? »

Elle, perdant patience : « Une femme doit forcément avoir quelqu'un d'autre ? Elle ne peut pas désirer être libre ?

— Libre ? Tu étais prisonnière avec moi ? Et puis, tu es une jeune fille, pas encore une femme.

— C'est toi qui décides du passage d'un âge à un autre ?

— Qu'est-ce qui t'agace chez moi maintenant ? Quel tort t'ai-je fait ? »

Le mot tort est insupportable pour elle, une plaie ouverte.

« Que sais-tu des torts, toi ? »

Elle les sentait peser sur ses épaules, les crimes de son père, qui les minimisait de la sorte. Ces torts étaient une lèpre, une contagion qui l'isolait.

« Je ne te reconnais plus. C'est effrayant de s'apercevoir qu'on aime une personne inconnue. Comme si tu avais une jumelle qui avait pris ta place en chassant la fille que j'aime, que j'aimais. Comment puis-je faire revenir celle d'avant ? »

Des phrases qu'on dit dans toutes les ruptures.

La fille aux cheveux longs, forte en maths, n'existait plus.

Elle s'inscrivit à l'Académie des beaux-arts. Elle obtint son indépendance économique en posant comme modèle vivant dans les salles de dessin. Ses parfaites proportions et son indifférence aux regards facilitèrent ses heures de travail.

Le corps déshabillé s'oppose à celui qui exhibe un uniforme.

« Je ne suis pas gênée de me déshabiller, de rester immobile pendant que les étudiants me dessinent sur leur feuille. À la différence de celles qui le font dans des clubs de strip-tease, à moi on me demande l'immobilité.

Je me déshabille dans les toilettes, j'entre dans la salle en peignoir et je le retire. Le plus fatigant est de garder la position. Le corps se lasse, il fait sentir son poids. Je me mets à penser à moi enfant qui flotte à Ischia sur les doigts du garçon sourd-muet. J'arrive ainsi à atteindre un état de suspension. Je suis faite pour le métier de statue.

Il te ressemblait. Quand je t'ai vu entrer ce soir-là dans l'auberge, j'ai eu un frémissement de bonheur. Tu étais le prolongement du garçon d'Ischia. »

L'homme qui me raconte l'histoire agit sur moi comme celui qui dicte à un scribe. Il articule bien et doucement. Mais il arrivait au scribe de s'imaginer à la place de l'auteur : c'est moi qui serais entré dans cet établissement, qui aurais reçu ce sourire, que je pouvais voir à travers lui.

« Bénie soit l'équivoque grâce à laquelle cette femme m'a pris pour un saint de son enfance. Le coup de foudre requiert des occasions spéciales. On tombe amoureux en transfigurant la personne aimée, en la revêtant de la tête aux pieds d'une volonté de la faire coïncider avec un modèle. Elle a voulu rencontrer en moi ce garçon.

De mon côté, à part sa beauté, je suis tombé amoureux de sa lèpre de fille de bourreau. Je suis tombé amoureux de son chagrin. Elle expiait son innocence dans son conflit insurmontable avec ce père maudit qu'elle n'envoyait pas au diable. Alors elle renforçait toutes les occasions de différence avec lui. Elle était sa fille, une vie sans issue. »

Elle ne répondait pas aux étudiants qui lui demandaient de sortir avec eux. En revanche, elle répondit à un professeur. À la fin d'une séance de pose dans la salle, il lui demanda d'une voix forte devant tout le monde comment elle arrivait à rester une heure entière sans parler et sans bouger.

« Dites-moi la vérité. Je vous le demande parce que je voudrais le proposer à ma femme. » Elle laissa passer l'éclat de rire de la classe, obséquieuse envers la boutade du professeur, puis elle dit : « En fait, je vous réponds volontiers. Vous êtes autour de moi pour étudier mon corps. Moi, je

suis là devant vous parce que je ne sens pas votre présence et j'arrive à vous ignorer. Proposez à votre épouse d'en faire autant. »

Cette fois-ci, les étudiants ne rirent pas, sauf un. Le professeur et elle se retournèrent pour voir qui c'était. Il riait aux éclats.

Pour retrouver sa supériorité, le professeur dit, cette fois-ci sur un ton d'avertissement : « Je vous conseille de garder pour vous vos vérités.

— C'est mon travail de les montrer, mes vérités. »

Elle recevait des propositions pour des défilés de mode. Elle refusait.

« La pose immobile me protégeait, alors que les mouvements séduisants des mannequins auraient mis en vente mon corps avec une plus grande coopération de ma part. Je ne tirais et ne tire aucune satisfaction de mon aspect. Je me déshabillais parce que ma nudité servait à ceux qui apprenaient à dessiner l'anatomie.

Je sortis avec l'étudiant qui avait ri de ma réponse. Son éclat de rire spontané et désinvolte m'avait plu. Je lui dis que c'était le rire d'un artiste, d'une personne libre.

Il me dit que les étudiants m'appelaient Niké, la statue de Samothrace. Ils n'avaient jamais entendu ma voix jusque-là, étonnés que j'aie parlé en autrichien et non en grec.

Je lui dis que je ne regardais pas leurs dessins de mon corps. Je craignais de le voir raidi, embaumé, comme dans les tableaux d'Egon Schiele. Sa prise de possession de son très jeune modèle me dégoûtait. Elle s'appelait Wally Neuzil. Son nom a autant de valeur que celui de Schiele.

J'aimais la peinture de Rudolf Wacker, j'ai écrit ma thèse sur lui. Mon meilleur chapitre était consacré aux poupées dans son œuvre. C'étaient ses modèles. Comme Schiele, il étudia à Vienne à l'Académie, puis fut soldat en 1914 sur le front russe. Il revint en 1920 après cinq ans de prison, libéré par la révolution soviétique. Il mourut d'un infarctus en 1939 pendant une violente perquisition de la Gestapo.

Pour sa part, l'étudiant que j'avais qualifié d'artiste aimait l'Allemand George Grosz, dramatique, antimilitariste. Il ne m'a pas fait la cour, il avait une fiancée dans le Sud-Tyrol. »

Elle parla à son père de son travail de modèle. Il réagit par d'étranges questions. Elle comprit plus tard que la nudité lui rappelait celle d'autres corps forcés de se déshabiller au bord d'une fosse commune creusée derrière eux.

« Quelqu'un te dit de te déshabiller ?

Tu enlèves d'abord tes chaussures ou tu commences par le haut ?

Ils sont alignés en rang devant toi ?

— Non, je suis au milieu d'un hémisphère. »

Le vieil homme commenta : « Ta mère n'approuverait pas.

— Elle est partie, on ne se voit plus. Elle m'a laissée me débrouiller toute seule. D'accord, je suis une femme et je choisis. Je reste pour jouer mon rôle de fille, mais je suis autonome, au cas où tu croirais que je reste pour que tu m'entretiennes. Tu te poses assez de questions sur son éventuelle trahison ou sur la mienne.

— Elle ne me trahira pas, elle est des nôtres.

— Tu as raison de me tenir à l'écart, je ne suis pas des vôtres, mais pas suffisamment étrangère. Même une transfusion totale d'un autre sang ne me retirerait pas celui d'un assassin. Elle était des vôtres, plus maintenant. Le jour de son départ, elle m'a dit que la seule raison qui l'aurait poussée à te dénoncer c'était moi, pour me détacher de toi. Je lui ai répondu que je ne pouvais me libérer du sang que tu avais répandu ni de celui que tu m'avais transmis par contagion.

Je me déshabille pour gagner ma vie, je me sens bien dans ces pièces hautes de plafond, regardée par des étudiants qui essaient de devenir des artistes. L'art est une liberté à la portée de tous. »

Pour son père, l'art était au contraire au service du pouvoir. Les plus grands artistes ont travaillé pour plaire aux puissants.

Il lui disait : « Vélasquez, ton préféré, était un courtisan à la solde de la maison royale d'Espagne. »

Elle répliquait : « Non, il a peint pour lui, pour dépasser ses limites et lui-même. Il a peint pour la perfection. Ce n'est qu'après la dernière touche de pinceau et quand elle est sèche que l'œuvre devient une marchandise. Pendant qu'il l'exécute, elle est libre. »

Il distribuait le courrier, en particulier à une adresse dangereuse, le centre Simon-Wiesenthal, là où l'on organisait la chasse aux nazis cachés.

C'étaient les derniers mois avant sa retraite, on l'avait chargé de ce secteur parce qu'il était limité et central, réservé aux plus anciens facteurs. Il enfonce sa casquette sur ses oreilles et effectue ses livraisons en silence. S'il était obligé de répondre, il le faisait d'une voix rauque.

Un jour, devant ce centre, un vieil homme lui demanda de bien vouloir déposer pour lui un gros volume, il n'arrivait pas à monter l'escalier. Le facteur se vit contraint d'accepter. Pour le remercier, le vieil homme lui murmura qu'il renfermait le secret de l'immortalité juive. En remettant le livre au centre, il nota le titre.

Le nazisme avait échoué, surtout avec les Juifs. Il avait raté leur totale extermination et c'est bien ce qui avait changé le sort de la guerre. Toute l'Europe leur était soumise, ils gagnaient sur tous les fronts, et brusquement le sort de la guerre s'était inversé, ils avaient subi la défaite.

Le sort, le vieux nazi utilisait ce terme. Le sort est un plan incliné de l'Histoire, qui penche d'un côté ou d'un autre. Au début, c'était *Gott mit uns*, Dieu avec nous, le dieu de l'Histoire. Puis il avait changé de drapeau. Ce qui se manifestait à la surface des champs de bataille avait une mise en scène secrète aux mains de forces occultes. Le judaïsme était l'une d'elles et conspirait contre l'Allemagne.

Aujourd'hui, pour nous, descendants désenfiévrés, loin des mythologies du xx^e siècle, de telles croyances tiennent de la fantaisie ou du délire. À

l'époque, c'étaient des faits du jour, des titres de journaux et des rumeurs officielles.

L'Allemagne était aussi près de la bombe atomique que les Américains. La victoire avait été volée aux mains allemandes par une conjuration de puissances occultes. Le nazisme justifiait ainsi sa défaite. Les revers militaires subis en Russie, puis en Afrique, étaient l'effet d'un jeu truqué.

Le livre que ce vieil homme lui avait confié contenait-il le secret qui révélait, avec l'immortalité juive, le déploiement de telles forces hostiles ? Il voulait le savoir.

Il se procura ce livre, c'était un traité de kabbale. Il commença à le lire. Il est impossible à comprendre sans l'aide d'un maître auquel il ne pouvait avoir recours. Il est dangereux de s'introduire seul dans ce labyrinthe de sphères célestes, leurs orbites tourbillonnantes peuvent donner des hallucinations. Il entra dans une construction sans issue. Il s'enivra de formules en suivant le mécanisme des valeurs numériques des lettres hébraïques. Il découvrit certaines de leurs combinaisons qui furent pour lui des révélations.

Il était enfin arrivé au temps libre de la retraite et pouvait se consacrer au décryptage des manœuvres secrètes qui, d'après lui, avaient compromis le destin de l'Allemagne.

Elle s'étonnait de l'intérêt de son père pour la kabbale. Au début de ses études, il ne pouvait lui dire que son but était de remonter à la défaite nazie, à l'exorcisme qui l'avait provoquée. Il lui expliquait qu'il était simplement intrigué par le système numérique des lettres hébraïques où un mot est aussi un nombre.

Elle y voyait quelque chose d'insensé, le début d'une fixation. Qu'est-ce qu'un nazi avait à faire des textes juifs, à part les brûler avec les synagogues ? Il arrive aux personnes âgées qui n'ont pas de petits-enfants de s'adonner à des passe-temps mystérieux, mais lui s'y consacrait avec acharnement et elle notait de légers changements. Elle devait lui répéter que

le dîner était prêt, elle le voyait mâcher distraitement. Il n'allumait plus la télé pour suivre les informations.

Elle l'a compris plus tard, quand il a eu besoin de transmettre sa conclusion. Il n'avait qu'elle.

Il y avait un secret dans la kabbale et il croyait en saisir des bribes. Ce fut un soir au dîner où il ne finit pas son assiette.

« Le judaïsme est un ténia, un ver parasite de l'intestin de l'humanité, et la kabbale est sa tête intacte, restée enfoncée. Le nazisme s'est vainement acharné contre son corps. C'était une fausse piste et toute la solution finale une vaine entreprise qui avait détourné des énergies et des ressources énormes. »

La kabbale agissait dans l'Histoire, l'annonçant avant, la déterminant ensuite. Il expliqua à sa fille que le mot juif de la destruction avait la même valeur numérique que la Terre sainte. C'était donc prévu : à la destruction physique des Juifs correspondait la naissance de leur État en Palestine.

Les mots juifs lui venaient stridents, une grimace lui tordait la bouche. Une consonne aspirée le faisait tousser. Il attribuait ses saignements de gencives aux lettres. Cette lecture lui causait une baisse de la vue, il acheta des verres plus puissants. Il se sentait exposé à une intoxication, ce qui lui prouvait qu'il était sur la bonne piste. D'après lui, la kabbale réagissait à ses intrusions en produisant des toxines. Il s'assignait la tâche de patrouilleur solitaire derrière les lignes ennemies. Rien ne pouvait l'en détourner. Tout argument était voué à l'échec.

« Finalement, il s'agit de coïncidences.

— Bien sûr que ce sont des coïncidences, lui répliquait-il, mais préméditées. »

Elle résistait, non pas tant pour le contredire, mais par terreur latente de pouvoir lui ressembler. Elle aussi croyait en une force invisible, celle qui l'obligeait à s'occuper de son père, alors que tout en elle se révoltait contre lui.

« Des divinations alors ? Et qui joue le rôle du médium, qui se connecte à l'occulte ?

— Personne, c'est la kabbale, cette conjuration juive qui rassemble des siècles de formules capables d'infléchir l'avenir.

— Et quand bien même. À quoi sert de savoir à l'avance des choses qui doivent arriver de toute façon ? À quoi cela sert-il, si ce n'est à se couper l'appétit ?

— Cela sert à se protéger, à mettre en place des contre-attaques. Dans les Alpes, durant la Première Guerre mondiale, les Italiens creusaient au pied des montagnes des galeries à faire exploser pour déloger nos positions sur les hauteurs. Alors, nous creusions des contre-tunnels qui éliminaient l'effet de l'explosion. Ici, la situation est la même : connues à temps, les prophéties peuvent être annulées par des contre-attaques. Nous ne l'avons pas compris. Je le découvre maintenant. »

Le soir s'étirait, mon narrateur faisait traîner son récit comme s'il le lisait. C'était le résultat d'une histoire qu'elle lui avait racontée de nombreuses fois. Il fallut une deuxième bouteille de vin qu'il offrit. En attendant qu'on nous l'apporte, nous regardâmes autour de nous.

Le bar de l'hôtel était encore plein de participants du congrès. On entendait quelques expressions en yiddish, quelques blagues. L'humour n'a pas fait défaut même dans le malheur. Il contribue peut-être à la résistance. L'humour et non la kabbale explique la ténacité. De la table voisine, une voix racontait l'histoire du vieux Juif qui meurt et se présente devant le Très-Haut. Il était né dans le ghetto de Łódź pendant l'extermination, et il se met à raconter une histoire drôle qui circulait alors. À la fin, il rit tout seul.

Il demande au Très-Haut : « Elle ne te fait pas rire ? Je comprends, elle est bonne pour nous qui étions là-bas, toi tu n'y étais pas. »

Une voix proteste, disant que ce n'est pas une histoire drôle, mais un blasphème. L'autre voix réplique qu'il ne faut pas exagérer, ce n'est que de

l'humour un peu glacial.

« Réchauffons-nous avec une autre petite histoire », propose une voix. À Varsovie, les Allemands ont donné le nom d'Hitler à la place principale. Un Juif passe sous la nouvelle inscription et lit : Hitler Platz. Il soupire et dit : « Si seulement ! »

Tout le monde rit cette fois-ci. Si l'on ajoute un léger *t* au bout de Platz le sens devient : Hitler explose.

Dès que les verres de la nouvelle bouteille sont remplis, il reprend son récit. Je transcris ses paroles de manière plus sobre que je ne les ai reçues.

« Ce n'est pas ça. Je croirais volontiers aux dieux de l'Olympe qui se mêlent des affaires des hommes, au lieu d'un seul Dieu créateur de tout et responsable de rien. Ceux de l'Olympe participaient aux batailles, ils s'engageaient. Je crois en revanche à des forces invisibles qui agissent sur les événements historiques. Je crois en des énergies supérieures dont les hommes sont investis et qui les poussent à accomplir des exploits. Je crois au destin de la Germanie, en la conquête de son espace vital.

— Nous voici arrivés au surhomme. Quel genre de miroirs déformants as-tu devant les yeux ? Tu devrais faire un tour à la foire, il y a un endroit où tu te trouverais très bien.

— Ton ironie ne m'atteint pas. Tu as entendu que je viens d'utiliser le mot latin Germanie. C'est une œuvre écrite par Tacite sur les us et coutumes des anciens peuples allemands. Il en existe un manuscrit très rare et Himmler le voulait pour célébrer la grandeur de la nation germanique. Il nous a envoyés en Italie pendant la guerre pour le récupérer dans la propriété d'un noble. Nous ne l'avons pas trouvé. Quelqu'un avait prévenu de notre mission, le propriétaire s'était évaporé avec le manuscrit. Des forces invisibles nous ont empêchés de posséder ce symbole. Nous avons constamment été contrariés par des puissances néfastes qui se sont opposées à l'accomplissement du destin allemand.

— Quel effort d'imagination pour ne pas reconnaître que vous avez perdu à cause de la supériorité en moyens et en hommes de vos providentiels ennemis. Votre *Gott mit uns* était inférieur au leur. Tu dis que tu crois, en employant ce verbe mal à propos : il s'agit de crédulités, et mises toutes ensemble elles ne font pas un demi-credo.

— La kabbale existe, ses prophéties numériques savaient déjà, c'est pourquoi l'Allemagne est encore à construire.

— Mais tu es autrichien ou non ? Ou bien même ça ce n'est pas vrai ?

— Cette banale distinction ne compte pas. L'Autriche est le lieu de naissance du Führer. Il existe un seul peuple germanique, uni par le sang et la langue. »

Elle chercha des hommes d'aspect étranger. À Vienne, il y avait des immigrés de la moitié de la planète. Elle essayait avec eux de renier le sang de son père, le culte de la race aryenne. La nuit, elle y parvenait. Le lendemain, elle se réveillait fille de bourreau, les étreintes avaient été comme boire pour oublier. Aucun amant ne prolongeait l'effet pour elle après l'aube.

Elle prit sa décision. Elle fixa un rendez-vous, elle n'eut pas à donner de raisons. Elle remplit un formulaire, signa avec ce nom inventé et bien en règle. L'opération dura moins d'une heure. Elle sortit de l'hôpital stérile.

Elle ne donnerait naissance à aucun enfant qui perpétuerait le sang maudit de son père.

« C'est ce que doit faire la fille d'un bourreau.

— Ça a été facile. »

Ainsi commence la partie la plus intime de ce récit, celle que je pourrais raconter par cœur, tant elle s'est enfoncée sous ma peau.

Elle se répète ces deux phrases, assise devant le miroir. Elle cherche sur son visage un changement qui rappellerait l'opération.

Brusquement le miroir lui parle. C'est son visage réfléchi, mais il ne remue pas les lèvres. Il parle quand même. La voix est différente, elle vient d'une profondeur, celle d'un puits.

MIROIR : Facile ? Ça a été plus facile que tu ne croyais ? Comment te permets-tu cet adjectif après t'être fait ligaturer les trompes de Fallope ? Tu t'es amputée de la maternité, tu t'es refusé une créature à toi. Qu'as-tu à me regarder droit en face ? Baisse les yeux. Aujourd'hui tu as obtenu le deuil anticipé de toi-même.

ELLE : Qui es-tu ? Tu n'es pas ma conscience. Ma décision a déjà été réglée avec elle.

MIROIR : Ta conscience est complice. Je suis ta nature, la beauté que tu as reçue en don et que tu mets à profit comme modèle. Je suis ta chair méprisée, ouverte puis refermée, scellée.

Tu peux parler de raisons avec ta conscience, pas avec moi. Avec moi il n'existe que la joie et la douleur. Tu n'avais pas le droit d'éliminer la grossesse, la force de se reproduire qui gouverne la vie.

ELLE : Je n'ai pas pu faire comme si je n'étais pas une chair condamnée, maudite, fille de crimes atroces et fiers d'être exécutés. Tu n'es pas une chair innocente, tu as été dénaturée en même temps que moi. Nous portons sur nous l'infamie qui doit être amputée, qui ne doit pas avoir de suite.

MIROIR : Tu disposes de ton corps comme s'il était ta propriété, mais il ne l'est pas. Chaque cellule a été travaillée par l'évolution d'innombrables femmes avant toi, sources de vie de l'espèce humaine. Tu as hérité de tes yeux, de ton hémorragie mensuelle, de tes ongles qui repoussent obstinément, tu as hérité de tes dents, de tes papilles qui acceptent ou

refusent la nourriture. Tu n'es pas la propriétaire de toute cette machine parfaite.

Tu es seulement la dernière habitante de sa nature, une vie qui resurgit avec la force du brin d'herbe après avoir été piétiné par un poids écrasant. La vie est une lymphe montante au milieu des tempêtes. Le droit que tu t'es attribué est un blasphème qui ajoute l'infamie à l'infamie, qui n'égale rien.

Tu crois qu'il suffisait de signer ton consentement ? Il fallait le mien, pas le tien. J'aurais peut-être fermé ton ventre, en attendant que tu me pries de le rendre fécond.

ELLE : Ah, c'est ça. Je devais te demander. Mettre mon poignet près de mon oreille, comme un téléphone, parler aux battements de mon sang. Je devais lui demander : ça te dit de devenir une impasse, une rue barrée ? Je devais demander à mon sein s'il était d'accord pour renoncer à la montée de lait. Leur demander comme s'ils n'avaient rien à voir avec les gènes hérités du pire des criminels.

Peut-être qu'il en est ainsi, comme tu le dis. Toi, tu es le corps, la vie qui me pousse de l'intérieur et me tire en avant. Tu es le courant, aucun précipice ne te retient, tu es la vie qui fonce tête baissée et moi je suis votre dernière habitante.

J'aimerais ressentir ça. Mais moi j'existe dans ce temps bref et damné et je ne sais rien de votre éternité. Lui m'a engendrée, et ma mère savait et protégeait. Ma mère a été complice et nourrice de la semence que je devenais, petite poupée de chiffon, touche finale sur le lit des massacres. Il en a été ainsi, mon corps, cadeau de la nature inexorable.

MIROIR : Pourquoi te rendre stérile ? Tu pouvais te racheter avec le choix d'un homme d'un autre monde, un Africain, un Kurde, un Esquimau, qui ne sait rien et se moque bien de notre continent fou. Je ne parle pas d'un Juif, il n'aurait pas accepté de représenter ton acte de réparation.

Une fille, un fils seraient nés de toi avec des caractères physiques tout à fait différents de ceux de tes parents. Et tu aurais pu les narguer avec ta descendance, fille d'un tout autre sang.

ELLE : Il ne s'agit pas de représailles contre lui, un vieil homme qui mourra bientôt. C'est à cause de l'enfant : j'aurais épié ses mouvements en quête de l'empreinte, de la réplique, de l'instinct. J'aurais dû lui parler de son grand-père, le placer tout petit à la croisée des chemins, le faire douter de lui-même.

MIROIR : Tu aurais : quel beau temps verbal le conditionnel, le temps des hypothèses, des peut-être. Tu le devais au contraire à ton enfant, il avait droit à l'Histoire, à la croisée des chemins, à ton désarroi, à ta protection. Il avait droit à la vie.

J'en ai fini avec toi. Ne me cherche pas devant les miroirs, en toi-même. Tu y trouveras ta flétrissure et un puits de tristesse au fond de tes pupilles.

Une dernière chose : cesse de te dire que tu vis avec ton père parce que tu resterais sa fille malgré tout, même si tu partais loin. Tu vis avec lui parce que tu l'aimes et que tu lui es attachée. Je le sais de l'intérieur, des contractions au creux de l'estomac quand tu refais son lit aux battements qui s'accélèrent le matin quand tu prépares son petit déjeuner, au soin que tu mets à mettre la table pour le dîner.

Tu aimes cet homme qui était ton grand-père quand il te prenait sur ses genoux et t'apprenait à lire avant même que tu ailles à l'école. Qui t'a appris à jouer aux échecs et qui te laissait gagner. Qui t'a fait aimer la musique, même celle des cloches.

Inutile maintenant de te boucher les oreilles pour ne pas entendre. Ma voix sort de l'intérieur, tu vois dans le miroir que je ne remue pas les lèvres ? Je te parle pour la dernière fois. Accepte-toi, tu es une fille qui s'occupe d'un vieux père. Vis avec ses cauchemars d'homme recherché, avec ses mythes maudits. Tu n'es pas coupable de l'assister. Cesse de te

justifier. Tu ne dois pas t'inventer chaque jour une opposition à lui, une différence entre vous deux. C'est un vieil homme déchu, ce sera bientôt fini. Vis avec lui et c'est tout.

Tu ne peux défaire son passé ni le tien. Plus rien à voir avec la maternité, plus rien à voir avec moi. Fais la paix avec le temps qu'il te reste.

ELLE : Adieu nature qui n'est plus la mienne, oui, je t'ai reniée. Oui, je me suis crue propriétaire d'un destin. Je pouvais faire autrement. Mais je ne pouvais le savoir qu'après. Les torts montrent leurs différentes solutions après avoir été commis. Merci de ta voix, même muette et sans miroir, je sais que tu m'accompagnes aussi rien qu'avec les battements du cœur, la respiration et les autres fonctions qui ne dépendent pas de moi.

Si l'homme de ma vie arrivait, nous adopterions un enfant, une vie refusée.

Le miroir est un instrument d'observation, il y en avait plein dans les boutiques de barbier.

Il suppose un usage vaniteux. Quand j'étais petit, on me disait que le diable apparaissait si on se regardait dedans. Ce fut une peur instructive, depuis je m'en sers peu et rapidement. Et se sont ajoutés ensuite, pour confirmer ma méfiance, quelques retentissants coups sur la tête dans le labyrinthe des miroirs, à la foire. Se cogner est le choc le plus agaçant.

Je suis d'accord avec la proposition de retirer son auréole du sacrifice et du martyr, d'être une femme normale.

Elle devra y arriver et passer par l'épreuve décisive entre son père et elle. Bien des vies aspirent à atteindre un état d'exception, à sortir de l'ordinaire. Dans celle-ci, l'objectif sera de devenir une femme normale.

De quoi d'autre parlaient-ils quand ils se retrouvaient pour dîner ? Ils devaient éviter toute allusion à l'Histoire et aux obsessions de la vigilance.

Elle ne fermait pas à double tour quand elle était seule à la maison, mais elle laissait son père pousser tous les verrous de la porte quand il rentrait.

Elle n'avait pas remplacé sa mère, elle ne participait pas aux mesures à prendre.

Ils parlaient du temps, des montagnes, des dépenses. De cinéma aussi, une fois, d'après les souvenirs de mon narrateur. J'ai une préférence pour le cinéma, je ne m'y connais pas, mais j'aime aussi écouter ceux qui en parlent.

Elle avait vu avec plaisir *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, histoire puissante entre liberté et répression. Pour lui c'était de la romance américaine.

« Et puis : quel drôle de titre ! On sait bien que le coucou ne construit pas de nid et met ses œufs dans ceux des autres oiseaux. Tu veux comparer ces petites histoires avec le cinéma russe ? Les prises spectaculaires où des milliers de figurants jouent des scènes de batailles historiques ? »

Elle lui répondait que son respect pour les Russes lui venait du fait qu'ils avaient perdu la guerre contre eux, et seulement après aussi contre les Alliés.

« Nous sommes arrivés jusqu'à la Volga et jusqu'aux portes de Moscou.

— Eux vous ont suivis jusqu'à Berlin. »

Il changeait de sujet, sa fille était du côté des vainqueurs.

« Plutôt que la propagande américaine, regarde un film comme *Octobre*, l'impressionnante attaque du palais d'Hiver des tsars.

— Qui aurait dit que tu admirais Eisenstein, un metteur en scène juif.

— Rien d'étrange, eux, ils savent bien raconter les légendes. Ce sont eux qui ont inventé le monothéisme, et aussi la révolution russe. »

Sa fille étudiait également l'histoire du cinéma à l'Académie et elle avait lu les Mémoires d'Eisenstein.

« La prise du palais d'Hiver ? Quelques centaines de marins et de bolcheviks mal armés sont entrés la nuit par une porte latérale. Mais

Eisenstein n'avait pas de pellicule pour les prises nocturnes, il tourna donc la scène de jour et avec un assaut du grand escalier principal. Il utilisa cinq mille figurants armés de fusils chargés de vraies munitions. Il y eut plus de blessés au cours du tournage que lors de la véritable attaque.

— Propagande américaine.

— Mais non, figure-toi qu'en 1927 il y avait le même gardien qui était présent lors de la véritable action dix ans plus tôt. Il a dit au metteur en scène que la première fois ils avaient été plus prudents.

— C'est ça qu'on vous apprend à l'Académie ?

— Non, ça tu le trouves dans les Mémoires de ton Eisenstein. »

Son père n'avait pas voulu lire la thèse de sa fille sur le peintre Rudolf Wacker. Elle le lui reprochait : il rejetait un artiste autrichien, un soldat, parce qu'il était hostile au nazisme.

« C'est pour cette raison que tu l'as préféré et étudié. Moi je le rejette pour la même raison.

— Je l'ai choisi parce que c'était un artiste et parce qu'il n'employait pas de modèles. Tu es enfermé dans une ignorance volontaire, pire que celle des analphabètes sans moyens d'instruction. Tu as la possibilité de connaître et tu la refuses par stupidité. En cela tu es moderne. Aujourd'hui, on pratique l'analphabétisme volontaire. »

Je suis d'accord. Aujourd'hui on choisit de ne pas vouloir savoir, on s'exclut d'une connaissance et on prétend nier l'existence de faits importuns. On arrive aux bizarreries de ceux qui affirment que la Terre est plate. L'ignorance volontaire est un cas clinique qui n'est pas encore étudié.

Je me console avec des exemples admirables du passé. John Milton, poète anglais qui a vécu après Shakespeare, est devenu aveugle et a dit que ce n'était pas un malheur. Un malheur c'est l'incapacité à le supporter. Il a vu ses livres condamnés au bûcher, il a senti l'odeur du papier brûlé à la place de sa chair. Et il a continué à écrire.

Nous nous sommes autorisé une pause, une digression avec mon narrateur.

Quand j'étais jeune, les massacres de mon siècle agitaient mes sentiments, mêlant compassions et colères. Puis le temps a fait son effet, je le vois sur mon visage. Aujourd'hui, j'entre dans la plaie de l'Histoire sans frémir. Je recueille le récit comme celui qui suit le moissonneur et entasse le blé coupé en gerbes.

Au cours de la dernière année qu'ils passèrent ensemble, il crut même pouvoir attribuer à la kabbale la capture en Argentine du criminel nazi Eichmann, qui fut ensuite jugé et pendu à Jérusalem. Il voulut l'expliquer à sa fille pour justifier sa prudence.

Dans le faubourg de Buenos Aires où il vivait sous un faux nom avec sa famille, le fils aîné d'Eichmann tombe amoureux d'une jeune fille du voisinage. Elle était juive et ne le savait pas, car son père avait fui en Argentine avant la guerre et ne lui avait jamais donné d'explications.

Les deux jeunes gens se fréquentaient et elle allait souvent dîner chez lui. Le garçon tenait des propos contre les Juifs qu'elle rapportait ingénument à son père. Un jour, le fils d'Eichmann lui avait révélé son vrai nom de famille. La jeune fille le dit aussi à son père. L'information passa secrètement en Israël, d'où l'on envoya des hommes pour l'enlever et l'emmener à Jérusalem.

Quel rapport avec la kabbale ? L'amour avait laissé filtrer le secret et l'amour a la même valeur numérique que la divinité hébraïque. C'est clair ? L'amour est son truc, son stratagème préféré.

Elle restait sceptique et le suivait difficilement.

« Tu ne comprends pas ? Eichmann avait ratissé et chargé dans des wagons des centaines de milliers de Juifs, c'était le plus grand expert. Et il ne s'apercevait pas qu'il avait l'une des leurs chez lui ? À travers

l'engouement amoureux, la kabbale a introduit chez Eichmann la divinité vengeresse. C'est écrit dans les coïncidences numériques. »

Ce qui l'intéressait, elle, c'était le sort de la jeune fille juive. Elle aussi avait appris brutalement, du jour au lendemain, de qui elle était la fille. Pour elle aussi, les conséquences avaient été définitives. Elle dut changer de nom et de continent pour fuir les représailles nazies. Elle n'était qu'une jeune fille amoureuse. Elle avait été transformée en instrument de l'Histoire, en un pion de sa rare justice, utilisée puis rejetée. Son nom de famille, Hermann, était faux, son père lui avait menti pour la protéger, mais il l'avait aussi considérée comme incapable de comprendre. La fille du bourreau avait partagé le même sort, la même procession de mensonges que l'autre fille, celle de l'innocent.

Le xx^e siècle a creusé des abîmes entre parents et enfants.

« Quel genre de pères nous a donné ce xx^e siècle ? Il était temps qu'il finisse. » Tel est le commentaire de l'homme en face de moi, après avoir bu une gorgée. Je ne suis pas d'accord avec lui et je le lui dis, je ne peux permettre à personne de dénigrer mon époque.

Après la kabbale contre Eichmann, son père avait découvert une autre coïncidence numérique et il était persuadé qu'elle le concernait cette fois-ci. En hébreu, le mot fin a la même valeur numérique que le verbe venger. Donc, sa fin aurait la forme d'une vengeance. Il devint encore plus prudent et soupçonneux. Il avait découvert la prophétie et devait la conjurer avec la plus grande vigilance.

Cette année-là, il rompit aussi avec le petit groupe d'anciens nazis à la retraite. Ils se moquaient déjà de lui à cause du courrier qu'il distribuait au centre Wiesenthal, en lui disant qu'il avait été contaminé.

La rupture fut définitive quand il voulut leur expliquer l'histoire du Golem de Prague, l'esclave automate construit par un rabbin en 1600. Le *Frankenstein* de Mary Shelley en est une pâle variante.

Sur le front de la créature artificielle était gravé le mot *èmet*, vérité. Cette inscription la rendait invincible. Son auteur s'inquiéta et en redouta les conséquences, il décida donc de la détruire en effaçant la première lettre du mot, l'aleph d'*èmet*. Il reste le mot *met* qui signifie : mort. Une fois la lettre effacée, le Golem meurt.

Ses vieux camarades l'écoutèrent en hochant la tête.

« Ce n'est pas clair ? Les Juifs ne sont pas le peuple élu, comme ils nous l'ont fait croire en nous mettant sur une fausse piste. Ils sont en fait le Golem, le peuple esclave, automate, de leur divinité, avec le mot *èmet* écrit sur le front. Il suffit d'effacer l'aleph et ils sont morts. Nous nous sommes acharnés à exterminer un peuple alors qu'il suffisait de fouiller dans leur secret et d'effacer toutes les lettres aleph des dictionnaires, des livres, des casses des imprimeurs. La suppression de cette lettre les aurait tous anéantis. On peut encore le faire. »

C'était trop pour des vieux endurcis dans la mythologie de la victoire volée. Leur camarade délirait, irrécupérable.

Sa fille, à qui il rapporta la discussion, fut contente qu'il ne les fréquente plus. Il revenait des réunions exalté et gonflé de bière.

Ce récit sert de préface à ce qui s'est passé dans l'auberge où cette histoire a commencé.

Elle, femme de quarante ans maintenant, a un sursaut quand elle voit entrer dans l'auberge l'homme qui me fait ce récit. Elle a cherché dans sa vie les mains capables de lui enlever du poids, de la faire flotter. En chaque homme, elle a d'abord regardé la forme des mains.

Il lui était arrivé l'inverse, sombrer sous le corps des hommes.

Elle lui dira ensuite : « Eux, ils aiment faire sentir leur poids. Ils ne savent pas voir une femme, ils vivent encore avec l'impression erronée du premier qui dit face à Ève : "Elle est l'os de mes os et chair de ma chair." C'est le contraire qui est vrai, les hommes sont chair et os des femmes. »

À présent, c'est sa parole à elle que je transcris.

« Quand je t'ai vu entrer, j'ai eu le souffle coupé. Tu étais la suite incarnée du jeune pêcheur. Je t'ai souri par réaction, une crampe de bonheur. Je sais bien que tu ne pouvais être lui, et pourtant tu l'étais quand même, par mon émotion et ma volonté.

Puis tu m'as rendu mon sourire, seulement du regard, comme il le faisait. Sous ma langue m'est revenue la pulpe des oursins, offerte sur la pointe de son canif. Tu m'as regardée comme celui qui fait une mise au point de loin. Moi je faisais la mise au point sur le temps de ces étés-là entrés en même temps que toi dans l'auberge. »

On tombe aussi amoureux comme ça, immédiatement, bien qu'en disant immédiatement on perde la rapidité de cet instant. Il s'était chargé bien avant, accumulé comme une avalanche sur une pente. Un regard échangé la détache, la fait dégringoler. On tombe amoureux en descente, la tête la première.

« Tu étais à la table voisine quand mon père est venu s'asseoir. Je l'ai vu tout à coup vieilli. Quand on vit tous les jours avec une personne pendant des années, on ne s'aperçoit pas des changements. T'avoir vu me ramenait en arrière, à la petite fille d'il y a trente ans. Mon père qui devait appuyer ses mains sur la table pour s'asseoir me ramenait au présent, c'était un vieil homme, chancelant. Sa démarche raide grinçait, il se laissa tomber de tout son poids sur la chaise.

Toi, tu étais un inconnu et soudain je t'ai reconnu. C'est ce qui arrive à une femme en un instant. Je rêvassais en buvant ma bière. Je me souvenais de la plage la nuit, de cette fillette allongée sous la Voie lactée qui divisait le ciel en deux. Je me sentais détachée, très loin, comme alors.

Aucun homme n'a su arriver à mes frémissements, éparpillés dans tout mon corps. Seul le garçon sourd-muet m'a fait sentir telle une feuille qui flotte.

Une nuit, il a pris ma main et l'a posée à plat sur le sable. J'ai senti le sol vibrer, sursauter, agiter ma main. C'était la secousse d'un tremblement de terre et il l'avait sentie arriver. Des cris se sont élevés des maisons, il a eu un sourire dans le noir qui lui a ouvert la bouche. Il m'avait fait toucher la force qui affleure à la surface depuis les profondeurs. Ce fut mon point d'extase. J'ai imaginé plus tard que j'avais reçu l'orgasme de la terre sous mes doigts. »

« Cette femme, me dit-il en interrompant sa voix qui me donnait le vertige, était un gisement de secrets. Les partager était toute mon intimité avec elle. L'écouter m'unir à elle avec plus de force que n'importe quelle étreinte. Je connaissais l'allemand à travers le yiddish. Les deux langues se mêlent entre nous. Elle aime l'accent napolitain dans l'allemand, il lui rappelle le Sud.

Un an après, j'ai appris ce qui s'était passé dans l'auberge. Le vieil homme m'avait entendu murmurer en yiddish ce mot *èmet* qu'il connaissait. Il s'était retourné et avait vu les feuilles en caractères hébraïques que je lisais. Il fut persuadé que les vengeurs étaient parvenus jusqu'à lui et qu'ils annonçaient ainsi leur visite.

Il s'était précipité au-dehors sans attendre sa fille, restée en retrait, indécise. Puis elle avait couru derrière lui et dans sa hâte m'avait à nouveau regardé. J'étais resté immobile, ce qui est une bonne manière de toujours se tromper.

J'entendis le bruit d'un puissant moteur, une marche arrière en dérapage, une portière claquée, un redémarrage brutal. Elle était montée au vol.

C'était leur voiture au fond du ravin. Lui était mort sur le coup. Elle avait été projetée à l'extérieur avant le choc. Elle m'a raconté ces détails dans l'auberge où je l'ai retrouvée un an plus tard. »

« J'ai été sur le point de le laisser partir. Il avait été pris d'un besoin soudain de fuir, dans l'intention d'empêcher la prophétie de la kabbale sur sa fin telle une vengeance. Il a cru qu'on l'avait retrouvé. Dans les tournants abordés à la vitesse d'un pilote de course il se répétait : "Ils m'ont trouvé." J'étais exclue, à ce moment-là je n'existais pas pour lui, il ne m'entendait pas lui crier de s'arrêter, qu'il n'y avait personne. Dans la ligne droite, il est monté à cent quatre-vingt-dix kilomètres-heure. C'était le nombre de la coïncidence en hébreu entre fin et vengeance, qui est resté enregistré sur le compteur. Il était inutile de freiner dans le virage, la voiture enfonça le parapet et fut précipitée dans le ravin contre le bois.

Ce fut moi ou la main du jeune sourd-muet qui détacha ma ceinture de sécurité. Au premier impact, j'ai volé à travers le pare-brise, dans les branches d'un pin. Je me suis réveillée à l'hôpital, j'avais des fractures et des blessures sur tout le corps.

J'en suis sortie quatre mois plus tard suivis de quatre autres de rééducation.

Ce fut le temps de la séparation d'avec ma vie d'avant. Une fois le dernier bandage retiré, j'étais libérée de mon père le bourreau. Il n'a pas pensé me faire mourir avec lui. D'autres nazis se sont suicidés après avoir tué leurs enfants. Lui non, il ne m'a pas demandé de le suivre, il m'aurait laissée là. C'est moi qui ai sauté dans la voiture. Il ne s'est même pas aperçu que j'étais tout près, en train de crier.

Pouvais-je rester à l'auberge, le laisser à sa fuite ? Je ne pouvais pas, ou bien il ne m'est pas venu à l'idée que je pouvais le faire. Me détacher indemne de lui, je ne le pouvais pas.

Son identité m'est restée inconnue à moi aussi.

Sur sa tombe est gravé son faux nom. Ma mère m'a demandé si je voulais savoir, je lui ai répondu non. Et je ne veux plus de ce nom inventé. Je suis en train de prendre son nom à elle. Je me libère de la fausse monnaie.

Pendant l'année de ma convalescence, j'ai pensé que je retournerais dans cette auberge à la même période. Je m'assiérais à la même table et j'attendrais.

Étais-tu un habitué ou quelqu'un de passage ? Entrerais-tu par cette porte à cette heure du soir pour dîner ? J'hésitais entre la certitude et la plus infime probabilité.

On s'entête dans des attentes, on s'accroche avec une prise qui peut faire mal. Cela m'a servi à me donner un but, à me tenir compagnie, à me moquer de moi-même en me regardant dans le miroir. »

« Elle avait besoin de me raconter son histoire, à moi l'inconnu à moitié reconnu. Je devais l'écouter, ce qui lui servait à pouvoir la comprendre. Il faut une personne de celles qu'on rencontrait dans les trains d'autrefois, avec la certitude de ne plus la revoir et qu'elle ne jugerait pas.

Ces trains avec des wagons délabrés au bruit infernal dans les tunnels : ces trains rapprochaient les voyageurs. On engageait la conversation et quand on laissait échapper une confidence on se trouvait seul même s'il y avait d'autres passagers. J'étais entré dans l'auberge comme dans son compartiment.

L'écoute de celui qui laisse raconter sans interrompre pour commenter, l'écoute qui ne doit pas descendre à la prochaine gare et qui continue même au-delà de sa destination pour arriver au bout de l'histoire : cette écoute permet à l'autre personne de trouver les mots justes pour raconter. Car ce sont ses propres mots qui la lui font comprendre : leur choix fortuit, le flux des pensées qui font la queue pour s'exprimer, le ton de voix qui les transporte.

Je ne t'ai pas dit pourquoi je suis retourné à l'auberge. Par habitude, j'y passe le mois de juillet quand je suis dans les Dolomites. Je ne dîne pas là tous les soirs et je ne suis pas revenu pour elle. Je regrette de dire que je l'avais oubliée. Quand je suis entré et que je l'ai vue à la même place, j'ai compris. Elle m'avait voulu là. Il n'existe pas dans la nature de volonté plus

forte que celle d'une femme. Nous employons le même verbe vouloir pour le masculin et le féminin, mais c'est une erreur. Il en faudrait un uniquement pour elles.

Cette femme me voulait à cette place et moi je lui ai répondu sans le savoir. Je l'ai vue et j'ai compris ce qui s'était accumulé au cours de ma journée pour m'amener là le soir.

On croit que l'on décide de ses propres actions, puis viennent des moments où l'on reconnaît avoir été conduits par la main comme des enfants d'un trottoir à l'autre. Il existe des forces, des attirances qui démentent la prétention d'être maître de soi.

À partir de ce moment-là, je me suis adapté à sa volonté. Ce n'est pas de l'obéissance, c'est la réussite de l'union entre une femme et un homme. Elle, elle est le verbe vouloir, moi je suis son adhérence à la réalité.

La traduction n'est pas mon métier principal. Je suis restaurateur d'œuvres d'art, en particulier de tableaux. On intervient sur des blessures. Je n'ai pas le sang-froid des médecins, je ne saurais soigner un corps, mais la surface d'une peinture peut être guérie.

Tu penses qu'elle est guérie avec moi ? Ça non, je ne le pourrais pas, mais avec moi elle a mieux adhéré à sa vie même. C'est elle qui m'a demandé si je me sentais capable d'adopter un enfant. Je lui ai répondu : deux. Et c'est ce qui s'est passé. »

« Si tu n'étais pas venu ? J'aurais grimpé sur un sommet des environs, j'aurais récupéré des forces, je me serais mise en colère contre toi en donnant des coups de pied dans une pomme de pin. Le soir, je serais retournée à l'auberge, j'ignore pour combien de jours. Je me devais à moi-même cette tentative.

Et toi, tu es entré par la porte vitrée, comme ce soir-là, en faisant sonner la clochette attachée en haut. J'étais là, une bière devant moi, les cheveux plus courts et une cicatrice sur le menton.

Tu as regardé de mon côté. J'ai soupiré, levé les yeux au plafond. Quand je les ai baissés, tu étais debout près de la table et tu me demandais si tu pouvais t'asseoir. J'ai acquiescé d'un signe de tête, sans un mot.

Et puis je t'ai regardé en face longuement, et toi tu t'es laissé regarder patiemment. Tu n'étais pas gêné, tu fixais mon front, la naissance de mes cheveux. Tu m'as dit ensuite que je ne ressemblais à aucune femme précédente.

Nous avons choisi la même chose, j'ai voulu ce que tu prenais toi, une soupe et des œufs au plat.

Puis tu m'as dit ton prénom et je t'ai dit le mien, pas de noms de famille. Nous ne nous sommes pas serré la main. Tu as posé la tienne sur la mienne, plutôt les doigts que la main tout entière, tu m'as dit bienvenue en allemand et en yiddish.

— Avant que je te parle de moi, dis-moi pourquoi tu es là ce soir. »

La deuxième bouteille était finie et le bar allait fermer. Nous nous sommes dirigés vers nos chambres, nous devons partir le lendemain.

Il vivait avec elle depuis dix ans, ils s'étaient mariés, elle avait pris son nom. Ils avaient adopté deux enfants, une petite Chinoise et un garçon de l'île de Ceylan.

Elle lui avait raconté son histoire jusqu'à s'en libérer. Avec moi, il avait l'occasion d'en parler pour la première fois. Il m'a remercié de mon écoute, moi de sa confiance. Nous avons échangé nos adresses.

Puis je lui ai demandé celle de l'auberge de montagne, peut-être pouvais-je faire moi aussi une telle rencontre. Alors il a ri, et moi j'ai ri avec lui.

MERCI

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Depuis des années je ne les entends plus. Un cal a dû se former sur les osselets de mes oreilles. Il ne laisse pas passer le bruit des clés ou des portes en fer claquées. Elles résonnent sans plus m'atteindre dans les couloirs pensés par des architectes sourds qui n'ont jamais passé une nuit en prison.

Depuis des années, pour cet espace fermé, je dis : ma cellule. Le possessif ma uni au mot cellule : une absurde propriété. Je ne me rappelle pas quand cela a commencé, au retour d'un interrogatoire, d'une séance de procès. J'ai dit « ma » cellule et je ne me suis pas mordu la langue. La cellule est devenue mienne.

Chère maman, je t'écis pour te remercier. Au bout de dix ans, je suis sortie ce matin à travers toutes les portes verrouillées. La dernière m'a donné le vertige. C'était la frontière du monde, les Colonnes d'Hercule franchies par Ulysse, le détroit de Gibraltar. Derrière, il y avait l'océan. Je me suis servie des menottes qui entouraient mes poignets pour me préserver de la lumière, de l'air, de l'odeur de la liberté. Au-delà de la porte d'entrée se trouvait, indifférente, effrontée, impérieuse, la liberté de l'extérieur.

Je n'étais pas invitée, seulement accompagnée au cimetière pour te saluer. On ne m'a pas laissée voir mes parents, la famille dans laquelle j'ai grandi. Mais c'était mieux ainsi, si nous ne pouvions pas nous embrasser.

Je t'ai rarement vue les yeux fermés. Une fois, ce fut au cours de ta première visite en prison. « Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? » Ce

n'était pas un reproche envers moi. C'était ton désarroi. J'aurais voulu te caresser, à ce moment-là tu étais la fille que je n'ai pas eue. Il y avait la vitre séparatrice. Je ne pleure pas, maman. Pour sortir, les larmes ont besoin elles aussi de la liberté.

Merci de ces heures en plein air pour ce maudit rendez-vous. J'ai regardé en haut, le ciel sans murs. Il est petit dans la cour de l'heure de la promenade, un rectangle, j'en calcule le périmètre. Au cimetière, il était dans toute son étendue, incalculable, sans un bout de nuage pour couvrir sa nudité. Il était vide, sec comme mes yeux. Il m'a mise en colère, il était à gifler.

Les murs, je les avais de chaque côté, deux gardiennes tenant les chaînes attachées aux menottes de mes poignets. Deux gardiennes muettes, plus jeunes que moi, qui escortaient mes pas sans me presser.

Un passant avec des fleurs à la main nous a croisés, j'ai cru un instant qu'il voulait me les offrir. Qui sait si ce geste de galanterie existe encore.

Je n'aime pas les cyprès et aujourd'hui j'ai compris pourquoi. Ils ne font pas d'ombre. Au sol, on ne voyait que les nôtres alignées côte à côte. J'aime les arbres touffus qui ont la forme de champignons géants. Je les dessine de mémoire sur mes cahiers, remplis de ma forêt de chênes, de conifères, de hêtres. Ici, j'ai appris à dessiner.

Je lis les livres de la bibliothèque. Je me souviens en particulier de *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*, d'une écrivaine américaine. J'ai copié la phrase qui fait dire à son protagoniste :

« Avant de vivre en paix avec les autres, je dois vivre en paix avec moi-même. La seule chose qui ne doive pas céder à la loi de la majorité est la conscience de l'individu. »

C'est comme ça pour moi aussi. La conscience est indépendante des majorités. Elle doit forcément être une minorité. Je l'ai appris de toi, de tes disputes avec papa qui feignait l'appartenance à un milieu bourgeois, ce que nous ne pouvions nous permettre. Nos voisins faisaient semblant de partir

en vacances, ils chargeaient leurs bagages puis revenaient la nuit en cachette. Nous ne les avons pas imités parce que tu t'y refusais. Mais nos vêtements devaient être propres et repassés le dimanche. C'était une question de dignité. Ça ne s'apprend pas. Papa jouait au loto sportif.

La conscience est une minorité, même en tout individu qui la fait taire par commodité.

Je purge la peine qu'on m'a donnée. Elle me revient, je ne blâme personne. À partir d'aujourd'hui, elle me pèse moins, sans toi qui as fait la queue pendant dix ans devant la porte de la prison pour être fouillée ensuite jusqu'aux sous-vêtements.

Les bonnes choses que tu me cuisinais m'étaient remises en morceaux, fouillées elles aussi. Les gâteaux étaient éventrés, la pastiera¹ de Pâques réduite en bouillie. Je la mangeais à la petite cuillère, les yeux fermés, comme si c'était toi qui me faisais manger.

Une fois allongée, tu as enfin les mains au repos. Elles sont encore enflées par les travaux. Tu as les yeux plissés comme lorsque tu cousais et les cheveux courts de ta jeunesse. Tu ne m'as jamais écrit que tu les avais coupés. Tu es très belle. Les deux rides de ton front se sont détendues, elles dessinent un sentier.

Tu m'emmenais ramasser les mûres l'été, la chicorée l'hiver. Elles sont à tout le monde, me disais-tu, c'est pour ça qu'elles sont bonnes.

Je n'entends plus les cigales que tu aimais entendre. Je m'invente leur son cette dernière fois ensemble.

Combien de temps s'est écoulé ? Pas depuis cette époque, non, depuis que je suis près de ton cercueil. Que dis-je ? Ce n'est pas le tien, ce n'est qu'une enveloppe et toi tu es ma lettre.

Combien de temps s'est écoulé : compté non en minutes, mais en grains de sable dans le col d'un sablier. C'est un temps éboulé, tombé sur le fond, pas un tic-tac d'horloge. Je ne l'ai pas ici, je ne décide pas des heures, elles ne sont pas à moi. Ce temps près de toi, oui, il a été à moi.

Un jour, je sortirai d'ici, je marcherai de nouveau en ligne droite, j'userai la semelle de mes chaussures. Je porte les mêmes depuis dix ans et elles sont encore neuves.

Entre nous, rien ne se referme, rien ne se conclut. Nous deux, nous continuons dans la distance qui a été une condamnation et qui est une alliance maintenant. Formant une paire comme les jambes, l'une avance d'abord, puis c'est au tour de l'autre. Nous ne nous croisons pas, nous avançons. Nous sommes les générations, nul ne peut nous arrêter.

Merci, maman, elle est plus légère ce soir, ma cellule, la mienne.

1. Gâteau napolitain typique de Pâques fait de blé et de ricotta, parfumé à la fleur d'oranger.

UNE EXPRESSION ARTISTIQUE

OceanofPDF.com



Lois Anvidalfarei, *Qui chute*, 2016, bronze

OceanofPDF.com

Douze fois douze fois dix-huit centimètres, ou bien douze fois douze fois six centimètres : ce sont les mesures après la taille de la roche volcanique appelée leucitite. Plus connue sous le nom de pavé. Elle recouvre les rues de Rome depuis le XVI^e siècle grâce au pape Sixte V.

Sa pose ne requiert pas de liants, il suffit de le battre sur un fond de sable et de pouzzolane avec l'instrument appelé hie. Cette mise en place a favorisé son usage abusif et politique, par l'intermédiaire du verbe dépaver. Il suffisait d'un coin pour le détacher du sol.

Des deux formats classiques le plus pratique était le second, moins lourd et quand même difficile à manier. Les étudiants en physique de l'université La Sapienza de Rome calculèrent sa portée moyenne à environ dix mètres, depuis le levier d'un bras masculin.

1968 fut l'année académique du pavé extrait de sa base et projeté en l'air.

J'étais arrivé dans la capitale au cours de ces mois d'insurrection d'une jeunesse qui avait cessé d'être docile pour se consacrer à la critique de toute autorité. Institutions, partis, recteurs, proviseurs, surveillants, parents, magistrats, forces publiques, préfets, commissaires : tout titre d'autorité était rejeté. Outrage à agent de la force publique était le moins grave des articles du Code pénal transgressé.

J'ai appris la démocratie des assemblées, l'éloquence des mots d'ordre, les votes à main levée. Une jeunesse nouvelle de fond en comble prenait la parole et ne tolérait pas qu'on la lui retire même dans une salle d'audience, où elle était jugée par groupes ramassés dans la rue.

Nous prenions conscience de quelques vertus : nous étions nombreux, enfants de l'après-guerre, de l'élan d'un peuple à se reproduire après les décimations. Nous étions aussi la première génération cultivée en masse. Les deux vertus réunies étaient incendiaires.

Cette jeunesse inattendue essaimait hors des amphithéâtres et des établissements scolaires, gonflait d'elle-même les rues de Rome, entrant en collision avec les troupes de la première brigade mobile de la police, spécialisées dans la répression des manifestations.

J'avais l'âge de cette jeunesse et j'en ai donc fait partie. L'alternative était de désertir ses rangs, ce qui ne m'est pas venu à l'esprit. Ce fut une année à l'origine de choix péremptoirs, dedans ou dehors, avec ou contre, tous ensemble ou seuls.

Je suis entré au cœur des cortèges. À notre passage rythmé par les syllabes scandées en chœur à tue-tête par des milliers de voix répondait le bruit des rideaux de fer baissés. Quelque part surgissaient les pelotons, les boucliers, les uniformes, les matraques, les lacrymogènes. La jeunesse bigarrée serrait les rangs bras dessus bras dessous, apprenant à ne pas reculer. C'est alors que commença l'usage abusif des pavés par l'intermédiaire du verbe dépaver. Lorsque j'en pris un en main, il me sembla peser une tonne. C'est le poids de chaque début de soulèvement.

D'après une étude balistique, le lancer avait une portée d'environ dix mètres, donc la distance entre nous et les troupes était courte. Cela signifiait que le tir de barrage revenait au premier rang, sinon le deuxième aurait frappé le premier dans le dos. Ce fut une dynamique facile à apprendre. Chaque cortège avait ses propres dépaveurs. Rome était encore en grande partie recouverte de pavés, une réserve à portée de main. Ce fut ma seule

leçon de géologie. À Naples, d'où je venais, on marchait sur des pavés basaltiques vésuviens. La lave avait échoué sous nos pieds, mais les blocs étaient grands, aucune possibilité d'usage abusif.

Il y avait parmi nous des enfants de politiciens célèbres : ministres, députés, sénateurs. Nous étions des extraparlémentaires, nous prenions en compte la rue, l'assemblée, les sièges de la démocratie. Le premier article de la Constitution confère la souveraineté au peuple. Nous l'entendions à la lettre.

Pour les enfants des éminentes personnalités, la rupture était plus rude. Elle concernait les affections et pas seulement les convictions.

Pour eux, le passage de la sujétion à la critique totale avait été plus long et contrarié. Ils devaient se dissocier des fonctions publiques de leurs pères, marteler physiquement contre eux le cri et ses conséquences.

La révolte à la maison, avec les tables quittées d'un brusque recul de la chaise et l'assiette devant soi encore à finir, avait un goût plus amer. La voix qui montait, l'échange d'accusations, l'insulte politique et puis la porte claquée, les clés jetées par terre, la voix d'une mère qui tentait en vain de calmer. L'adieu à l'adolescence fut brutal pour nous tous, mais encore plus pour eux.

Nous étions intraitables, mélange de colères et de raisons. Les enfants de ces pères ajoutaient le reniement du nom. Les pierres qu'ils lançaient étaient contre leurs parents. Le tir laissait un contrecoup dans leur épaule, plus engourdi le lancer suivant. Par un droit à l'oubli, je n'en nomme aucun.

S'ils étaient pris dans la mêlée, conduits au poste, ils n'avaient aucun papier sur eux pour ne pas être traités différemment par les fonctionnaires, respectueux envers leurs pères. Ce fut la seule période où les privilégiés se sont rabaissés par pudeur.

En octobre 2017, le musée national d'Art moderne de Valle Giulia inaugurerait notre rétrospective sur l'art et 1968 intitulée : « *È solo un*

inizio ». C'était la moitié de la phrase du mot d'ordre des révoltes françaises de Mai 68 : « Ce n'est qu'un début ». L'autre moitié disait : « Continuons le combat ». De là aussi le nom de l'organisation révolutionnaire italienne qui a suivi : Lotta Continua.

J'ai visité l'exposition, elle était pauvre et muette. L'art qui se rapportait à cette année-là était une modeste collection de papillons plantés dans les murs. C'était une décoration sans tension ni mouvement ou élan. Et pourtant, de nombreux artistes de l'époque s'étaient laissé prendre et agiter par l'insubordination générale. Je cite de mémoire et de façon incomplète : Beuys, Boetti, Castellani, Kounellis, Matta, Schifano. Ils donnaient leurs œuvres, aussitôt vendues pour soutenir nos mouvements. Si nous en avions conservé la moitié, nous aurions eu de quoi aménager un musée. Cette petite exposition ne montrait rien de cette participation.

Dans une salle, des pavés étaient entassés sur le sol. Je ne me souviens pas du nom de l'auteur qui leur avait donné une expression artistique. Là et seulement là, j'ai entrevu la force politique qui, contre les lois et la gravité, les détachait de terre et les lançait en l'air, ébranlant les échafaudages de l'autorité. Empilés dans une salle du musée, ils étaient inertes, on ne pouvait pas les empoigner.

On me demande parfois ce qu'il en a été de ce temps-là, ce qu'il a laissé. Je réponds : le vide, celui du trou des parasols retirés à la fin de l'été, profond, même beau à voir, avant que le sable le recouvre sans laisser de trace.

NOUVELLE D'UN TEMPS PASSÉ

OceanofPDF.com

J'ai ce don, transmis par mon père et mon grand-père : je sais trouver l'eau sous terre.

J'ai hérité de leur bâton, un hêtre dur qui vibre dans ma main quand je passe au-dessus d'une source. Je creuse et je fais boire les cent moutons qu'on m'a confiés.

Avec ce don je peux aller là où aucun berger ne le peut, au risque de laisser mourir son troupeau.

Quand je m'absente plusieurs semaines, à mon retour ce sont mes moutons qui sont les mieux nourris et les agneaux sont sevrés. Je suis le préféré du maître et donc mal vu par les autres.

Rester éloigné me sauve du mauvais œil et des mauvaises intentions de ceux qui veulent voler mon bâton. J'ai déjà dû m'en servir comme arme.

Dans le désert, il faut rester éveillé la nuit pour tenir à distance les prédateurs. J'allume un feu et je compte les troupeaux d'étoiles, le ciel est un pâturage à perte de vue, c'est bien pour moi qui ne suis pas leur berger.

Allumer un feu, c'est facile quand on est au village. Mais pour en faire un n'importe où, il faut se préparer. J'ai une brindille sèche de genévrier et je la frotte contre les arbustes des prairies. Le frottement chauffe, puis l'étincelle naît à la première fumée. Mon père avait recours au soufre qu'on trouve chez nous sur les rochers. Le feu c'est la vie, il protège du froid de la

nuits et de celui plus intense de l'aube. En plus, il permet de se défendre : quand je vois briller dans le noir les yeux des chacals, je les chasse en agitant ma torche. Ils ont une peur bleue du feu qui, lorsqu'il part, écorche la terre sans rien laisser. Il suffit d'agiter le feu pour les faire couiner de peur.

Le berger dort à moitié, une partie de lui veille. Mon père m'a appris à dormir avec une pierre dans la main. Quand elle tombe, je me réveille.

À la saison des pluies, les moutons descendent vers le torrent à sec pour boire dans les premières flaques. Je les comprends, je bois aussi ces eaux savoureuses. Elles contiennent du pollen séché, des dattes, la première pluie est douce. Mais le berger doit se ressaisir et chasser les moutons du lit du torrent. En amont, la crue se gonfle et quand on entend son grondement il est trop tard. L'avalanche d'eaux et de pierres arrive, une bête surprise est une bête perdue. La crue a plus de force qu'une charge de buffles.

C'est aussi un gâchis d'abondance, elle ne s'arrête pas, ne se laisse pas absorber, elle s'enfuit. L'eau tombée, qui ne coûte rien à puiser parce qu'elle descend toute seule, se jette dans le Jourdain ou se désintègre dans le désert. Ces nuits-là, le ciel se déverse à torrents. Le berger retrouve les cavernes où il attend l'aube.

Une fois, je suis resté dehors plus longtemps. J'avais atteint une montagne et trouvé une source d'eau chaude et de la fumée sortant de terre. Monté par curiosité, j'étais arrivé dans une vaste clairière, l'herbe douce sentait bon la cannelle. Elle était entourée de buissons de ronces, un abri tout prêt.

C'était ma découverte. En rentrant au village, j'aurais pu demander au maître qu'il me prête des moutons que je lui aurais rendus avec les intérêts et me construire une maison sur la montagne chaude. Je pouvais aussi espérer avoir une épouse. Les bergers esclaves n'y ont pas droit, pas plus qu'ils n'ont droit à un nom. Aucun de nous n'en a, on s'appelle par un

sifflement, différent l'un de l'autre. Le mien est bref, deux syllabes de sifflement.

Je suis revenu au bout de longues et lointaines semaines. J'ai eu la surprise de trouver le village abandonné. Ils étaient partis, mais il n'y avait aucune trace de razzia. Ils avaient emporté ce qu'ils pouvaient mettre sur leurs charrettes.

J'étais devenu le seul habitant du village, son gardien, peut-être son maître. J'aurais pu avoir un nom, le recevoir et le porter.

En dehors du village, dans l'enclos du bétail, je trouvais des cendres et des restes humains. J'ai compris qu'ils avaient brûlé un grand nombre d'entre eux, des enfants aussi. L'ange de la mort était passé, il avait soufflé sa peste sur le village. Les survivants étaient partis depuis peu, la cendre était tiède.

Nous connaissons la lèpre, nous nous protégeons en tenant à l'écart ceux qui en sont frappés. Mais il existe des fièvres qui ne se voient pas, qui brûlent de l'intérieur, qui attaquent un territoire et on doit l'abandonner, comme dans les années de sécheresse.

Nous sommes de la poussière sur la paume de la terre, un vent arrive et nous soulève, nous partons en convoi comme les fourmis. La fièvre sans corps à prendre s'éteint. J'étais le dernier et tout à coup le seul.

J'ai campé dehors, je n'ai voulu entrer dans aucune habitation. Ce fut à l'heure du soleil descendu à terre qu'une voix s'éleva. Dans leur isolement, les bergers sont habitués à entendre des appels. Notre ouïe exercée percevait des sons de très loin, là où n'arrivent pas les yeux. Dans le silence épais comme celui d'un brouillard, on a besoin d'entendre une voix, au point de l'inventer. Et donc je n'ai pas réagi ni répondu. Les moutons étaient calmes, signe que j'étais le seul à l'avoir entendue.

Le chant des cigales est celui qui ressemble le plus aux mots de ma langue. Dans la chaleur à l'ombre des tamaris, il est facile de comprendre ce

qu'elles se disent. Mais c'était le soir, cette voix n'était pas celle d'une cigale.

J'avais allumé le feu. Celui de myrte et de genévrier sec souffle, tousse, éclate fort. C'est un récit fait de sa flamme, avec la braise qui écoute avec moi. Mais cette voix n'était pas de feu.

Elle n'était pas de vent, il n'y en avait pas. Et elle n'était pas d'un lointain tonnerre, dont on ne percevait aucune odeur, ni d'un orage, car on peut sentir le frémissement de la terre qui désire le voir tomber sur elle.

C'était une voix perçue quand on descend le seau dans le puits. Je m'approchai du point d'eau, je retirai la pierre qui le recouvrait. Je l'entendis, de nouveau.

C'était une voix, je ne comprenais pas si c'était celle d'un chacal ou d'une personne.

Puis elle se fit plus forte et alors je me mis debout près du puits. Sans savoir pourquoi, je me déchaussai et me couvris la tête. Dans le parfait silence du premier soir et de la dernière lumière, j'entendis dans mes oreilles, vraiment de l'intérieur, appeler nettement mon nom, deux fois, répété. Mon nom : comment savais-je que c'était le mien ? Et pourtant, je le reconnus, comme si je l'avais eu depuis toujours.

Deux syllabes : Moïse.

« Me voici », dis-je.

DERNIÈRE HISTOIRE

OceanofPDF.com

Dans ce recueil, je place en dernier le rapport le plus difficile. Il est le fondement d'une religion.

La divinité du christianisme envoie au massacre sur terre son propre fils, plus durement qu'un père qui arme un fils et l'expédie à la guerre : parce qu'il pourrait avoir une chance d'échapper au carnage. Là non : le fils est condamné à mort sans appel et depuis sa naissance.

Les pouvoirs réagissent contre le nouveau-né en exterminant ceux de son âge pour tenter de s'en débarrasser. C'est une pratique courante chez les tyrans. Hérode avait tué les siens avant ceux des autres.

Le christianisme commence par la mission suicide d'un fils envoyé par son père. Bien qu'étant son seul fils, ce dernier s'adresse à lui en l'appelant notre et non pas mon. Il se rattache ainsi à l'espèce humaine, considérant qu'elle a adopté son père.

Missionnaire aux pouvoirs spéciaux, il n'a pourtant pas de privilèges ni de protections angéliques. Il grandit dans un milieu d'artisans, il travaille dans un atelier, il ne se marie pas. Il attend ses trente ans pour se déclarer et inaugurer son mandat.

Jean le fait débiter lors d'un festin de noces resté à court de vin. Matthieu au contraire rapporte un discours sur les joies, adressé d'une montagne à une foule intensément attentive. Il n'imité pas Moïse, il ne dicte pas de loi. Avec la fermeté des personnes pacifiques, il déclare la primauté

des opprimés, l'élimination des oppresseurs. Ceux qui l'écoutaient ne voulaient pas qu'il s'arrête. Sa parole reconfortait le corps.

Faire mourir jeune plutôt que chargée par les années et les bénédictions une telle créature, benjamine de l'humanité ?

Sans répondre à la dernière prière de son fils, éloigner le calice, le déplacer rien qu'un peu, il le lui fait boire jusqu'aux dernières gouttes d'agonie.

Il a arrêté le couteau dégainé par Abraham sur la gorge d'Isaac, mais il n'arrête pas le supplice de son fils sur la poutre romaine en forme de T.

Il laisse les soldats se moquer de lui devant l'échafaud. Ils lui disent de se détacher, de descendre, puisqu'il dit être le fils d'on ne sait qui.

Le psaume 22, signé David, a déjà révélé des scènes d'exécutions : les blessures aux mains et aux pieds, l'invitation ironique à se déclouer du bois, le partage des vêtements, la gorge assoiffée. Mais dans le psaume la fin est ouverte, ce n'est pas une nécrologie.

Tout le temps de son enfance, de son adolescence et de sa jeunesse, son père le donne en adoption. Joseph/Iosef a été son tuteur.

À trente ans, il le réclame à sa famille naturelle avec la force du détachement. Et ainsi son fils ne reconnaît pas les siens : « Qui est ma mère ? » demande-t-il à ceux qui la lui désignent, et il ajoute que sa famille est composée de ceux qui l'écoutent à ce moment-là. Les missions extrêmes exigent la dissolution des liens les plus intimes. Mais tout en obéissant à l'appel, on ne préserve pas le cœur du chagrin de l'arrachement.

Il y a des autorités terrestres auxquelles est confié un pouvoir de grâce. Elles l'exercent avec avarice.

L'autorité céleste a une autre justification : elle s'interdit à elle-même de pouvoir tout. Ce père se refuse d'intervenir en faveur de son fils.

Dans d'autres passages de l'Écriture sainte, on lit qu'il a revu ses décrets en révoquant des condamnations annoncées par les prophètes. La divinité va jusqu'à employer le verbe se repentir, en vertu duquel elle retire

ou suspend la sentence. La destruction de Ninive annoncée par Jonas/Iona est annulée après que la ville a suivi le jeûne et fait pénitence.

Il ne révoque rien pour son fils : il le laisse mourir comme un bandit pendu à un poteau. Le christianisme se fonde sur l'obéissance extrême et docile d'un fils envers son père.

Les générations s'émeuvent jusqu'à l'indignation pour les souffrances de l'innocent immolé, qui pourtant ne fut pas inoffensif. Il fut nuisible et nuit encore par l'opprobre et le discrédit sur toute forme d'oppression : de l'homme sur l'homme, de l'homme sur la vie de la planète.

On est attristé par le Christ en croix, on compte ses pas et les stations jusqu'au sommet de la colline nue. Et on baisse la tête devant la fermeté de son père. Ce soir, moi je la relève. Je parcours à nouveau le chemin de ce père qui a vécu chaque instant du supplice de son fils, sachant qu'il pouvait tout arrêter, le sauver, l'épargner. En buvant au contraire avec son enfant l'énorme coupe de l'impuissance volontaire.

Ce soir, j'ajoute ma compassion pour le père meurtri, désespéré, qui laissa exécuter la condamnation à mort de son fils.

Dans les tableaux, au pied de la croix, on trouve une mère brisée. Mais il y a aussi le père, auteur et responsable de la création tout entière, qui tremble avec lui. Enfermé dans le corps de son fils, il n'a pas d'autre place. Tout en se trouvant partout, en ces instants il est exactement là.

« Je serai avec toi », dit-il un jour à Moïse. Maintenant il est avec son fils, forme du verbe être, présent de l'indicatif.

Il est écrit que la tente du temple se déchira à l'heure de sa mort. Un père déchire ainsi sa chemise pour marquer son deuil. Il existe une douleur abyssale dans cette histoire, et elle ne concerne pas le fils.

Sa résurrection n'est pas un dédommagement. À tous deux, aucune épine n'est retirée pour ces jours de sang.

UN FAIT DIVERS

OceanofPDF.com

À la fin de ces récits, j'ajoute un vrai fait divers et une histoire en remontant le temps.

Le matin du 5 août 1942, environ deux cents enfants sortirent en rang de cinq de l'orphelinat du ghetto de Varsovie pour monter dans les wagons en direction de Treblinka.

Le cortège était suivi par un homme de soixante-quatre ans. Il s'appelait Henryk Goldszmit, il avait choisi Janusz Korczak comme nom d'écrivain. C'était le directeur de l'orphelinat. Il portait deux enfants dans ses bras et un troisième marchait accroché à sa veste.

Il monta avec les enfants dans le wagon de marchandises et ce fut sa décision de vouloir les accompagner. Il fut tué avec eux le jour même.

22 juillet 1942, jour de son anniversaire, dans le ghetto de Varsovie commencent les grands ratissages. Korczak est conduit trois fois aux wagons en direction de Treblinka depuis la Umschlagplatz, gare de départ des déportations, et par trois fois il est ramené en sécurité à l'orphelinat.

18 juillet 1942, Korczak monte une pièce de théâtre avec les enfants. Ils jouent *Le bureau de poste* de Rabindranath Tagore, pièce interdite par la censure. On montre un enfant malade qui meurt alors qu'il rêve qu'il court dans la campagne. On lui demande pourquoi il a choisi une histoire aussi triste. Pour les habituer à l'idée de la mort, répond-il.

Mai 1942, il commence à écrire son autobiographie, publiée après la guerre comme son *Journal*. Dans une phrase, il parle des enfants dont il s'occupait : « Des enfants jetés comme des coquillages sur la plage. »

J'ajoute ici mes vers éculés en commentaire.

Arrivent des coquillages sur la plage, leurs enveloppes vides.

Certains sont intacts, d'autres cassés, battus avec plus de force par les vagues.

Là où était la vie il reste la nacre.

Il doit exister une formule révélée aux coquillages pour laquelle la mort est une ouverture.

1942, Korczak est arrêté parce qu'il refuse de porter le brassard qui désigne un Juif.

1941, l'orphelinat doit déménager, les nazis réduisent le périmètre du ghetto. Il se trouve maintenant au 9 de la rue Śliska. Le bâtiment est plus petit, les orphelins sont deux cents.

1940, en octobre les nazis clôturent le ghetto de Varsovie. Les orphelins sont transférés au 33 de la rue Chłodna, ils sont cent cinquante. Korczak est arrêté et enfermé dans la prison Pawiak, siège de tortures et d'exécutions sommaires, pour avoir sollicité la restitution d'une provision de pommes de terre volée à l'orphelinat.

22 juillet 1878 ou 1879 (son père est responsable de cette confusion), naît à Varsovie l'homme dont j'évoque quelques dates. Il s'occupe d'enfants et de leur éducation en tant que médecin depuis l'âge de vingt ans. Je confie le reste de sa vie à l'éventuelle curiosité de ceux qui ont lu ces pages jusqu'ici.

Personne ne l'a appelé papa. Il a agi en père même s'il ne l'était pas.
Dans les abîmes de l'inhumain, le simple être humain éblouit comme la
rafale d'un éclair.

*In balance with this life, this death*¹.

WILLIAM BUTLER YEATS

1. « En équilibre avec cette vie, cette mort. »

Couverture

Titre

Préface

Grandeur nature

Dans l'Écriture sainte on peut...

Note

Leçons d'économie

Autrefois, on lisait les livres...

J'oubliais moi aussi

Dans la comédie Filumena Marturano,...

Le tort du soldat (nouvelle version)

Comment se fait-il

Apprendre une langue c'est comme...

Merci

Depuis des années je ne...

Une expression artistique

Douze fois douze fois dix-huit...

Nouvelle d'un temps passé

J'ai ce don, transmis par...

Dernière histoire

Dans ce recueil, je place...

Un fait divers

À la fin de ces...

Table des matières

Copyright

Du même auteur

Présentation

Achevé de numériser



Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

La citation de la [page 135](#) est extraite de *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* d'Harper Lee, traduit de l'anglais (États-Unis) par Isabelle Stoïanov.
© Éditions Grasset & Fasquelle, 2015.

Crédits photographiques : [p. 20](#) : © Adagp, Paris, 2023. © Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist. RMN-GP/Philippe Migeat ; [p. 42](#) : Luisa Ricciarini/Bridgeman Images ; [p. 140](#) : © Archives Fondation Erri De Luca/reproduite avec l'aimable autorisation de l'artiste.

Titre original :

A GRANDEZZA NATURALE

© Erri De Luca, 2021.

Première publication par Giangiacomo Feltrinelli Editore, Milan.

Publié en accord avec Susanna Zevi Agenzia Letteraria, Milan.

© Éditions Gallimard, 2023, pour la traduction française.

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

TROIS CHEVAUX, 2001 (Folio n° 3678)
MONTEDIDIO, 2002 (Folio n° 3913)
LE CONTRAIRE DE UN, 2004 (Folio n° 4211)
NOYAU D'OLIVE, 2004 (Folio n° 4370)
ESSAIS DE RÉPONSE, 2005
SUR LA TRACE DE NIVES, 2006 (Folio n° 4809)
COMME UNE LANGUE AU PALAIS, 2006
LE CHANTEUR MUET DES RUES (en collaboration avec François-Marie Banier), 2006
AU NOM DE LA MÈRE, 2006 (Folio n° 4884)
PAS ICI, PAS MAINTENANT (Folio n° 4716)
QUICHOTTE ET LES INVINCIBLES (Hors-série DVD, avec Gianmaria Testa et Gabriel Mirabassi), 2008
LE JOUR AVANT LE BONHEUR, 2010 (Folio n° 5362)
TU, MIO (Folio n° 5207)
LE POIDS DU PAPILLON, 2011 (Folio n° 5505)
ACIDE, ARC-EN-CIEL (Folio n° 5302)
PREMIÈRE HEURE (Folio n° 5363)
ET IL DIT, 2012 (Folio n° 5671)
ALLER SIMPLE, 2012 (Poésie/Gallimard n° 559)
EN HAUT À GAUCHE (Folio n° 5491)
LES POISSONS NE FERMENT PAS LES YEUX, 2013 (Folio n° 5847)
LE TORT DU SOLDAT, 2014 (Folio n° 6028)
LES SAINTES DU SCANDALE (Folio n° 5848)
LA PAROLE CONTRAIRE, 2015 (Folio Le Forum n° 6207)
UN NUAGE COMME TAPIS (Folio n° 5910)
HISTOIRE D'IRÈNE, 2015 (Folio n° 6275)
LE CAS DU HASARD (avec Paolo Sassone-Corsi). Escarmouches entre un écrivain et un biologiste, 2016
LE DERNIER VOYAGE DE SINDBAD, 2016
LE PLUS ET LE MOINS, 2016 (Folio n° 6482)
LA NATURE EXPOSÉE, 2017 (Folio n° 6571)
UNE TÊTE DE NUAGE, 2018
LE TOUR DE L'OIE, 2019 (Folio n° 6845)
IMPOSSIBLE, 2020 (Folio n° 7148)

DIABLES GARDIENS, 2022

Aux Éditions Futuropolis

L'HEURE H, 2021

LE POIDS DU PAPILLON *suivi de* VISITE À UN ARBRE, 2022

Au Mercure de France

LES SAINTES DU SCANDALE, 2013

Aux Éditions Seghers

ŒUVRE SUR L'EAU, 2002

OceanofPDF.com

ERRI DE LUCA

GRANDEUR NATURE

« Dans ces pages, je réunis des histoires extrêmes de parents et d'enfants. J'en suis à moitié étranger : n'étant pas père, je suis resté nécessairement fils. »

Autour de ce sujet très personnel de la filiation, devenu avec le temps un motif récurrent de son œuvre littéraire, Erri De Luca compose un thème et des variations pleins de finesse. On y croise de jeunes vagabonds napolitains, la fille d'un nazi en cavale, la jeunesse révoltée de Mai 68 ou encore le directeur d'un orphelinat de Varsovie.

Erri De Luca mêle dans ces récits l'intime à l'universel, et pose un regard riche et même poétique sur les rapports entre parents et enfants.

Erri De Luca, né à Naples en 1950, est écrivain, poète et traducteur. Il est l'auteur d'une oeuvre abondante, publiée en France par les Éditions Gallimard, dont les romans Montedidio (2002, prix Femina étranger) et plus récemment Impossible (2020, prix André Malraux).

OceanofPDF.com

Cette édition électronique du livre
Grandeur nature d'Erri De Luca
a été réalisée le 3 février 2023
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072966491 – Numéro d'édition : 402057).

Code Sodis : U41191 – ISBN : 9782072966538.

Numéro d'édition : 402061.

Composition et réalisation de l'epub : [IGS-CP](#).

[OceanofPDF.com](#)